

The Project Gutenberg eBook of L'illustration, No. 0016, 17 Juin 1843, by Various

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: L'illustration, No. 0016, 17 Juin 1843

Author: Various

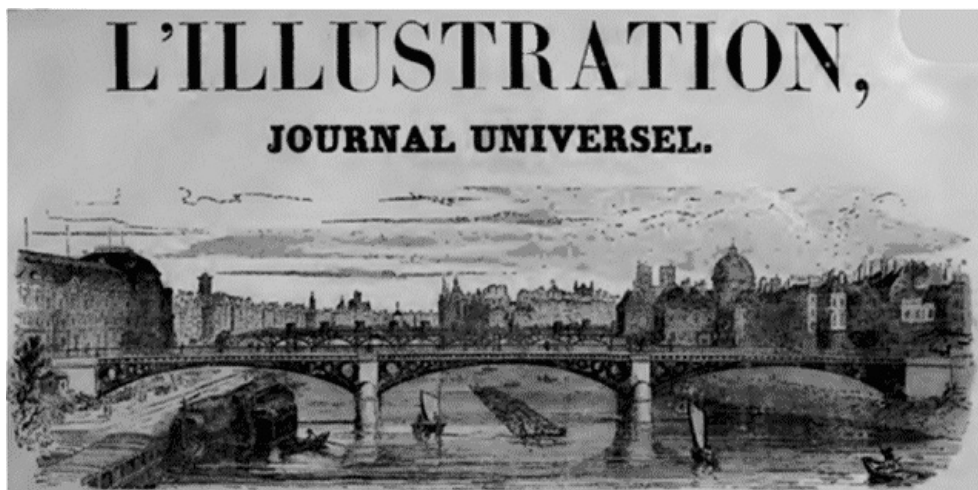
Release date: August 29, 2011 [EBook #37248]

Language: French

Credits: Produced by Régnald Lévesque

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK L'ILLUSTRATION, NO. 0016, 17 JUIN 1843

L'illustration, No. 0016, 17 Juin 1843



Nº 16. Vol.. I.--SAMEDI 17 JUIN 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour Paris.--3 mois, 8 fr.--6 mois, 16 fr.--Un an, 30 fr.
Prix de chaque Nº, 75 c.--La collection mensuelle, 2 fr. 75 c.

Ab. pour les Dép.--3 mois, 9 fr.--6 mois 17 fr. Un an, 32 fr..
pour l'étranger. -- 10 -- 20 -- 40

SOMMAIRE.

Académie de l'Industrie. Exposition de juin 1843. *Vue de la salle d'Exposition à l'Orangerie.--Courier de Paris.--Mouvement religieux.* Le schisme d'Écosse; le docteur Pusey. *Assemblée générale des Ministres d'Écosse; portraits du docteur Chalmers et du docteur Pusey.--Iles Hawaii (Sandwich).* *Vue de l'Île d'Honoloulou; Portraits de Timoteo Haalilio et de Williams Richards.--La Cour du Grand-Duc,* nouvelle par Eugène Guinot, (suite et fin), avec *une gravure.*--Théâtres: Le Cirque Olympique; l'Assassin de Boyvin; Lucrèce à Poitiers; le Métier et la Quenouille; la Perle de Morlaix; les Deux Malipieri. *Vue extérieure du Cirque; l'Équilibre des bouteilles et l'Équilibre des chaises, par Auriol; les Clowns anglais; Vue*

Académie de l'Industrie.

EXPOSITION DE JUIN 1843.

Voici une sorte de préface de la grande Exposition où, l'année prochaine, l'industrie déploiera tout son luxe. Les objets de tout genre rassemblés par les membres de l'Académie de l'Industrie sont d'un très bon augure; l'impression produite par l'ensemble est favorable; l'application des arts à l'industrie est évidemment en progrès. Dans les oeuvres d'ameublement, la bizarrerie des formes et la pesanteur des ornements tendent à faire place à un

intérieure du Cirque.--**Promenade sur les Fortifications de Paris.**--*Huit figures. Plan général des fortifications.*--**Revue algérienne.** *Portrait de Changarnier; Vue de Collo; Prise de la Smalah; Mort de Mustapha; Cocher d'Abd-el-Kader.*--Le recrutement en France.--Modes. *Une gravure.* --**Bouvard.** --*Portrait.* --**Amusement des Sciences--Rébus.**

système d'un meilleur goût Ce retour vers un luxe plus gracieux est surtout remarquable dans les meubles élégants exposés par M. Hoefler et dans les marqueteries de M. Vedder.

Des lits en fer, d'un joli dessin, laissent beaucoup à désirer sous le rapport des dorures et des peintures qui les décorent. Le confortable en tout genre

domine dans l'Exposition; on y voit des cuisines fort bien organisées, des loyers, devant l'un desquels tourne une dinde de carton, divers calorifères d'un dessin bien approprié. Toutefois, il nous semble que le jury aurait pu admettre avec un peu moins de profusion certains objets fort utiles sans doute, mais peu agréables à la vue et à la pensée. Par exemple, pour ne point parler d'autres choses, les cirages incomparables et les articles de coiffure nous semblent occuper dans l'orangerie un peu plus d'espace qu'il ne devrait leur en revenir, eu égard à leur importance relative; nous en dirons autant des fausses dents. Dans l'intérêt même de l'industrie, ne heurtons pas la délicatesse et la pudeur publiques: ménageons-les au contraire soigneusement. Contentons nous d'indiquer, s'il est absolument nécessaire, par un seul modèle, caché dans l'ombre et à l'écart, ce que dans nos demeures mêmes nous souffririons d'avoir constamment sous nos yeux.

Les partisans exclusifs de l'utilité auraient tort de se récrier contre cette recommandation; les objets vraiment nécessaires sont précisément ceux qui perdent le moins à cette réserve; leur vente est beaucoup plus assurée que celle des objets de goût; d'ailleurs une exposition annuelle dans le palais des Tuileries, ne doit point ressembler au pêle-mêle d'un bazar. Nous ne saurions passer sous silence les annonces et prospectus que chaque exposant fait distribuer aux visiteurs; c'est la partie littéraire de l'Exposition. L'une de ces annonces nous a paru trop digne d'échapper à l'oubli pour ne pas mériter une place dans nos colonnes; en voici un extrait textuel; nous ne nous permettons d'y rien changer, le public y perdrait trop.

«M. L..., coiffeur-posticheur (nous ne savons pas si le mot posticheur est dans le Dictionnaire de l'Académie; nous le maintenons comme digne de figurer au prochain article Néologisme), inventeur des demi-perruques imitant parfaitement le naturel, garantit aux dames quelles peuvent, avec ces demi-perruques, rester nu-tête, comme avec leurs cheveux naturels, sans qu'il soit possible de s'apercevoir du postiche. --Elles peuvent aussi se procurer dans l'établissement de nouveaux Cache-Folies, au moyen desquels elles pourront se rajeunir de beaucoup d'années, invention qui a obtenu un grand succès.»

Ceux de nos lecteurs qui nous accuseraient de charger la vérité dans une intention comique, peuvent se donner la satisfaction de lire le texte tout entier chez M. L..., rue Saint-Martin, etc.; ils doivent nous savoir d'autant plus de gré de cette indication, que M. L... a un salon musical pour la coiffure et la coupe des cheveux; on a chez lui de la musique par-dessus le marché.

Quelques objets d'art qui arrêtent particulièrement l'attention publique n'auraient pas été déplacés à la dernière Exposition du Louvre; telles sont en particulier les diverses inventions plastiques si fort à la mode aujourd'hui. Le fond de ces inventions est toujours ce que le public connaît sous le nom de plâtre anglais; c'est du plâtre plus ou moins modifié par la gélatine ou par quelque autre composition.



Exposition de l'Académie de l'Industrie, à l'Orangerie des Tuileries.

Nous nous sommes arrêté avec plaisir devant les moulures diverses de M. Solin, qui est moins un industriel qu'un artiste. Si l'on n'avait prévenu d'avance qu'on a sous les yeux de simples imitations, on croirait voir, non pas des moulures, mais les sculptures les plus délicates en marbre, en bois, en ivoire, en pierre noircie de vétusté; il est impossible de ne pas se méprendre; les statuette pleines de vie et de vérité représentant les artistes célèbres, tirés de la galerie de Munich, sont du marbre véritables du marbre antique, avec les teintes que les siècles ajoutent au blanc du marbre de Carrare ou de Paros; un beau Christ sur lequel la vue se porte tout d'abord est de l'ivoire; ces petites figurines de rois, si riches d'admirables détails, semblent sorties des mains des habiles et patients artistes auxquels Dieppe doit sa célébrité. A quoi tient la perfection de ces imitations diverses? D'où vient que ces camées ont toute la délicatesse, tout le fini des pierres antiques gravées avec le plus de talent? C'est là l'invention de M. Sohn. Frappé de l'imperfection de toutes ces moulures pâteuses qui ne laissent presque rien subsister du fini des détails. M. Sohn a pensé que rien n'égalait la pureté du simple moulage en plâtre liquide, et qu'il fallait s'en tenir là. Puis il a cherché et trouvé diverses compositions, également liquides qui étant appliquées à l'objet moulé sans lui faire subir aucun choc, aucun contact qui le déforme, lui conservent toute la fraîcheur de ses contours les plus déliés. M. Sohn, déjà sur la voie du succès, doit la parcourir d'un pas rapide.

Parmi les innovations utiles, nous avons remarqué la guide-longe de M. Maldant; c'est une application très ingénieuse à la longe des chevaux attachés au râtelier, du système inventé jadis pour les jouets d'enfants connus sous le nom d'émigrés. Une attache solide, revenant sur elle-même, suivant les mouvements du cheval, lui permet toute espèce de mouvements et d'attitudes, sans qu'il lui soit possible de s'empêtrer.

Des systèmes de pompes simples et ingénieux, et des instruments de physique d'une grande perfection, sont tout ce que l'exposition de l'Orangerie offre de digne d'attention en fait de mécanique appliquée.

Nous avons pris un instant pour du marbre, du chêne et de l'acajou, des papiers peints qui, bien que placés un peu à leur désavantage et vus sous un faux jour, font la plus complète illusion.

En somme, cette Exposition justifie l'empressement du public, et il y a lieu d'espérer qu'elle prendra d'année en année plus d'accroissement.

Courrier de Paris

Les faiseurs de statistiques calculent, avec une science scrupuleuse, par francs et par centimes, la consommation de cet ogre insatiable qui s'appelle Paris: combien il dévore de moutons et de boeufs dans son festin annuel, combien il engloutit de beurre et de fromage, de fruits et de légumes, de poisson et de gibier, dans ses immenses entrailles; on sait, à une goutte près ce qui se vide de bouteilles et de tonnes à cette table monstrueuse de huit à neuf cent mille couverts, où les uns mangent les gros morceaux et les autres n'ont que les miettes; mais de qu'on n'a point calculé, ce qu'on ne saura jamais, c'est le nombre des paroles inutiles qu'on y débite et des mots vides qui s'y consomment. Si l'un voulait compter tout ce que Paris absorbe et digère de cette denrée-là, les conversations des rentiers et des vieilles filles, les discours de certains honorables, les oraisons d'Académies, les plaidoiries d'avocats, les discussions de joueurs de dominos, les consultations de médecins et les harangues de portière, on se perdrait dans le labyrinthe de cette effrayante addition. Pythagore, Euclide, Laplace et Legendre eux-mêmes n'y suffiraient pas.

Dieu nous garde donc de nous jeter dans cet Océan de paroles sans fond! on s'y noierait.--Je fais plus: je choisis une seule phrase de ce dictionnaire banal, et je défie le plus habile teneur de livres de dire combien de fois Paris la prononce, non pas dans une année, non pas dans un mois, non pas dans une semaine, mais dans un jour; cette phrase, la voici; *Comment vous portez-vous?*

«Comment vous portez-vous?» est le mot qui court la ville sans relâche, et la possède du haut en bas; elle s'en empare au point du jour, pour ne se désister de cette domination que pendant quelques heures de la nuit, quand tout fait silence et que toute paupière est close. Allez de la barrière de l'Étoile à la Bastille, de la rue d'Enfer à Montmartre, à droite, à gauche, par ici, par là, et prêtez l'oreille: qu'entendez-vous de tous cotés? le mot, le grand mot en question: *Comment vous portez-vous?*

Ces jeunes gens qui se rencontrent, ces vieillards qui s'accostent, ces voisins qui se heurtent sur la porte ou sur l'escalier, ces coups de chapeau de passant à passant, ces signes de la main jetés au piéton du seuil des maisons, du fond des omnibus ou des calèches, du haut des balcons et des fenêtres, tout cela dit; Comment vous portez-vous?

«Comment vous portez-vous?» a évidemment la vogue par-dessus tous les autres points d'interrogation; nulle partie du discours ne peut lui disputer l'honneur du pas. Vous en demandez la raison? Eh! mon Dieu! la raison n'est pas difficile à deviner. Dans un monde comme Paris, où l'on se donne si souvent l'accolade sans se connaître, où l'on s'aborde à chaque instant sans savoir pourquoi, il est nécessaire d'avoir une formule toujours prête, qui vous serve de contenance et vous tire d'embarras dans ces rencontres sans cause et sans attraction.--«Comment vous portez-vous?» fait merveilleusement l'affaire. C'est l'exorde et la péroraison des gens qui n'ont rien à se dire, et voilà ce qui fait sa grande popularité; il y a à Paris des milliers d'hommes charmants et de femmes adorables qui se sourient de loin, s'approchent avec ardeur l'un de l'autre, l'une de l'autre, se pressent affectueusement la main, depuis vingt ans, et n'ont jamais échangé entre eux d'autres pensées que celle-ci; «Comment vous portez-vous?--Pas mal, et vous?» Puis on tourne les talons, et tout est dit.

Votre santé est au fond la chose dont ces officieux questionneurs se soucient le moins; ils vous en demandent des nouvelles à tous les coins de rues, à chaque pas, à chaque minute, dix fois par jour plutôt qu'une. Mais qu'on vous enterre demain, ils n'y prendront pas garde, votre cercueil passât-il en grande pompe devant leur porte; à moins peut-être qu'ils n'aillent au-devant du mort et ne lui disent; «Comment vous portez-vous?»

«Il fait chaud! il fait froid! il pleut! avez-vous passé une' bonne nuit? Comment va l'appétit? quelle heure est-il? quoi de nouveau? mes respects à monsieur votre père; mes compliments à madame,» ce sont la aussi des phrases en l'air fort en crédit et d'une grande ressource; elles viennent immédiatement après l'autre, mais sans l'égaliser et sans lui faire une dangereuse concurrence. «Comment vous portez-vous?» conserve et conservera toujours sa supériorité; il n'engage à rien, en effet, n'oblige à aucun effort d'esprit et garde une complète neutralité.--Il pleut! il fait chaud! il fait froid! c'est une opinion, et toute opinion a sa fatigue. Beaucoup de gens reculent devant ce danger, et craignent d'afficher leurs sentiments politiques jusqu'au point d'affirmer qu'il gèle, que le soleil est brûlant ou qu'il tombe de la pluie.--«Mes respects à monsieur votre père; mes compliments à madame; embrassez Ernest et Caroline pour moi;» Ceci est encore plus hardi; c'est un pied mis dans la famille, un intérêt, une émotion. Or, le vrai Parisien, le Parisien qui entend la

science de la vie, tient à ménager sa sensibilité, et, de peur de se troubler des affaires d'autrui, pratique cette doctrine, que la vie domestique doit rester murée.--«Comment vous portez-vous?» lui convient et n'altère pas l'équilibre de ses humeurs.

Je connais une autre race de questionneurs qui germe un peu partout, mais que Paris produit avec surabondance; je veux parler de ceux qui vous accosteront dix fois dans une semaine, en vous demandant toujours avec le même sang-froid: «Eh bien! qu'est-ce que vous faites?»--Vous êtes un brave citoyen, fort honnêtement établi, jouissant de la parfaite estime du maire de votre arrondissement; vous avez enseigne ou pignon sur rue; hier, votre nom se faisait voir, en pleine lumière, au bas d'un feuilleton en crédit, dans une revue populaire ou dans un journal célèbre: l'affiche des théâtres l'étale à tous les yeux, à la suite de la comédie ou du drame à la mode; la *Gazette des Tribunaux* le proclame chaque matin, comme un des soleils du barreau; en un mot, le monde vous tient pour un écrivain spirituel, pour un poète distingué, pour un avocat éloquent, pour un illustre artiste, qu'importe? vos gens ne vous poursuivent pas moins de la question: Qu'est-ce que vous faites?» Il semble toujours qu'ils vous prennent pour un échappé de Bicêtre en état de vagabondage. C'est encore là une manière de parler sans rien dire; et, règle à peu près infaillible, l'espèce qui vous demande ainsi compte de ce que vous faites et de ce que vous êtes, est précisément celle qui n'est rien et qui ne fait rien, --Les uns vous le demandent comme ils vous demanderaient une prise de tabac, par désœuvrement; les autres pour cause d'aveuglement et de surdité; ce sont des paralytiques qui ne voient rien, n'entendent rien de ce qui se passe autour d'eux; ils ne savent pas s'il fait jour en plein midi, et le canon d'Austerlitz tonne à leurs oreilles sans qu'ils s'en aperçoivent.

A propos de désœuvrement et de vagabondage, voici un trait original dont j'ai été témoin l'autre jour: Il était à peu près midi; M. B*** un de nos plus riches banquiers, traversait la place Louis XV d'un pas rapide; au moment où nous étions en face l'un de l'autre, un grand gaillard de vingt-cinq à trente ans, à la démarche assurée, aux larges épaules, vint se placer entre nous deux, et nous tendant de la main droite un vieux feutre gris délabré: «La charité, s'il vous plaît, mes bons messieurs!» dit-il. Quoique M. B*** n'ait pas la réputation d'être un saint Vincent de Paul, il portait la main à la poche de son gilet pour y chercher l'aumône, quand tout à coup avisant le mendiant, et surpris sans doute de son allure jeune et solide: «Comment, malheureux! lui cria-t-il, mendier à ton âge, avec cette santé et ces bras robustes! c'est une honte! Est-ce que tu ne ferais pas mieux de travailler, drôle?--Vraiment oui, monsieur, vous avez raison, répliqua l'effronté compère d'un ton dolent; mais, que voulez-vous, je suis si paresseux!» M. B*** qui déjà avait laissé retomber sa pièce de monnaie dans sa bourse, ne put résister à cet aveu naïf, à ce trait de haute comédie, et jeta la pâture au pauvre diable. J'imitai son exemple, non sans sourire.....

Notre homme s'éloigna du pas lent et tranquille d'un rentier, et nous l'aperçûmes bientôt s'étendant tout de son long sur les dalles qui recouvrent les abords de l'obélisque de Luxor, pour y profiter d'un rayon de soleil. «A coup sur, dis-je à M. B*** en le saluant, nous n'obtiendrons pas le prix proposé par l'Académie pour le meilleur mémoire sur la destruction de la mendicité.--Il faut bien que tout le monde vive,» me répondit M. B***, parole que je trouvai très-belle dans la bouche d'un millionnaire.

Le conseil de guerre est appelé à dénouer prochainement une curieuse aventure de Ménechmes. Voici le sujet de cet imbroglio plutôt voisin du drame que de la comédie, attendu la gravité du dénouement qui pèsera sur l'un ou sur l'autre des deux héros:

Il y a un an à peu près qu'un soldat déserteur d'un régiment en garnison à Lyon fut condamné à cinq ans de boulet; le condamné était contumace. Quelques mois se passèrent sans que la justice pût retrouver sa trace. Enfin, un beau jour la gendarmerie amena dans la prison militaire un homme qu'on venait d'arrêter sur la grande route et de reconnaître authentiquement pour Didier le condamné et le déserteur; Didier lui-même avouait l'identité.--En même temps, par une concurrence inouïe, on saisissait sur un autre point du royaume un autre homme, également errant sur les grands chemins, qui déclarait être le déserteur Didier, déclaration certifiée véritable par des soldats et des officiers de son régiment.

Les deux Didier allaient subir leur peine chacun de son côté, quand le bruit de ce singulier conflit vint aux oreilles des juges, qui firent surseoir à la double exécution: la justice a un Didier de trop, voilà l'embarras! Lequel est le faux Didier, lequel est le véritable?

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Le merveilleux de l'affaire, c'est que l'un dit; C'est moi! et que l'autre dit la même chose. On comprend le Ménechme de Régnard; il s'agit pour lui d'une jolie femme et d'une dot; mais se faire Ménechme pour aller aux galères! mais se disputer une ressemblance dont le prix est un boulet! Ce duel passe toute imagination. Sous verrous comment l'épée du conseil de guerre tranchera ce noeud gordien.--Hier, en présence de mademoiselle Est..., jolie actrice d'un de nos théâtres de vaudeville, et très célèbre pour la variété et l'originalité de ses affections, quelqu'un parlait de cette singulière passion des deux Didier pour les galères. «Que voulez-vous, dit mademoiselle Est..., tous les goûts sont dans la nature!»

Les rois s'en vont, a dit un philosophe de notre temps; on pourrait en dire autant des comédiens. L'art dramatique s'écroule de toutes parts: quelques talents survivent encore, mais ils vieillissent tous les jours, et les jeunes n'arrivent pas pour les remplacer. Pour peu que cette décadence continue, nous aurons des acteurs, mais plus de comédiens. Comment ranimer cet art charmant qui a jeté un si vif éclat et donné à Paris tant de nobles plaisirs?

Un homme d'un esprit délicat et d'un talent exquis, M. Auber, successeur de Chérubini à la direction du Conservatoire, a été frappé de ces symptômes de dépérissement. M. Auber doit au théâtre ses brillants succès et sa juste renommée; il est naturel qu'il s'inquiète de le sauver. C'est en quelque sorte un acte de piété filiale de la part de M. Auber.

Comme directeur du Conservatoire, le charmant auteur de *la Muette* et du *Domino Noir* a le pouvoir de bien faire, et c'est de ce pouvoir qu'il commence à user. M. Auber vient d'obtenir du ministre de l'Intérieur l'autorisation de faire donner publiquement des représentations mensuelles par les jeunes élèves des écoles de chant et de déclamation. Un de ces exercices a eu lieu tout récemment; un public d'élite, un public amoureux de l'art y assistait, et parmi les plus illustres, mademoiselle Mars et M. Casimir Delavigne. Un Néron, une soubrette, un valet, se sont fait particulièrement applaudir. L'Opéra et l'Opéra-Comique donnent aussi des espérances. Espérons donc! En attendant les résultats, l'utilité de ces représentations ne saurait être contesté; les élèves y trouveront une émulation qui échauffera leur zèle et déjà une récompense; ils se familiariseront de bonne heure avec le public et retireront de cette fréquentation une expérience et un tact que ne donnent pas la simple théorie et la solitude des écoles.

Accordons à cette tentative de M. Auber la louange qu'elle mérite; l'art a grand besoin, en effet, qu'on vienne à son aide. Camérani le vieil acteur de la Comédie-Italienne, disait dans une de ces boutades qui lui étaient familières: «Le théâtre, il ira mal tant qu'il y aura des auteurs et des comédiens.» Certes, Camérani trouverait aujourd'hui que le théâtre va trop bien.

La souscription pour la Guadeloupe s'élève à 3 millions on peu s'en faut. Ce chiffre atteste la vive pitié que la France a ressentie pour une grande infortune; mais, tout en reconnaissant cet élan de la sympathie publique, il faut avouer que l'offrande est loin encore de répondre à la puissance et à la richesse du pays qui donne et à l'immensité du désastre sous lequel gémit le pays qui reçoit. Courage donc! ouvrez vos cassettes et vos bourses. 3 millions! ce n'est qu'une goutte d'eau sur cet effroyable incendie!

Les risibles incidents se mêlent souvent aux faits les plus sérieux et aux plus respectables dévouements. Voici un trait plaisant qui contraste avec la tristesse de ce douloureux épisode du malheur de la Guadeloupe, et introduit l'élément grotesque dans ce drame fatal--Un dentiste de Paris, M Lémarié, a fait annoncer qu'il verserait à la caisse de souscription le produit de sa semaine de dentiste: jusqu'ici il n'y a rien à lire, et nous aimons à croire que M. Lémarié a voulu faire sincèrement une bonne action et non un prospectus.--Quelques jours après, un agent du comité de souscription générale se présenta chez M. S. de R... un des plus riches propriétaires de la Chaussée-d'Antin et client de M. Lémarié, pour exciter son zèle et son humanité. Vous saurez que M. S. de R... ressemble, en fait de philanthropie, à ces chevaux qui ne marchent qu'autant qu'on les fouette. «Eh bien! dit notre homme à M. S. de R..., est-ce que vous ne donnerez rien pour cette pauvre Guadeloupe?--Monsieur, répondit M. S. de R... du ton piqué d'un apôtre méconnu; monsieur, je n'ai pas eu besoin d'attendre vos ordres pour cela: hier matin, je me suis fait arracher une dent!»

La police vient de mettre la main, à la barrière du Maine, sur un nid de contrebandiers. Ces honnêtes industriels avaient pratiqué, sous le mur d'enceinte, un conduit par lequel ils introduisaient dans la ville, à la barbe de l'octroi, de l'huile et du vinaigre, de quoi accommoder au rabais toutes les salades du quartier. Nos gens, pris en flagrant délit, iront s'expliquer avec M. le procureur du roi sur cette grave irrévérence commise envers sa très-rigide

majesté l'impôt indirect. Soit! on a raison de saisir les conduits souterrains et les denrées de contrebande; mais comment arrive-t-il que tant d'autres industriels inondent effrontément Paris, en plein jour, de produits malfaisants et frauduleux, par les tuyaux les plus impurs de la littérature et de la politique?

En faisant des fouilles dans l'église de Saint-Denis, un ouvrier a découvert sous le maître-autel un coffre qui renfermait un coeur embaumé. Aussitôt on a convoqué le ban et l'arrière-ban des archéologues; le premier jour, ces illustres ont déclaré que c'était le coeur de saint Louis; le lendemain, ils ont déclaré le contraire. La belle chose que la science! Après tout, il y a un coeur, et c'est toujours là une bonne trouvaille. Il est à désirer qu'on fasse de temps en temps une pareille découverte: aujourd'hui, en toutes choses, c'est en effet le coeur qui nous manque.

Les marchands et revendeurs de littérature continuent à pulluler et à multiplier leur trafic. M. Alexandre Dumas est le chef et l'entrepreneur général de cette mise en boutique du style et de l'esprit; son bazar s'augmente tous les jours, et, à défaut de la qualité, se fait remarquer par la quantité de la marchandise. M. Alexandre Dumas réalise, dit-on, dans ce métier, d'énormes bénéfices. Il est triste de voir des hommes doués de facultés incontestables s'oublier à ce point de transformer leur esprit en denrée qu'ils colportent sur l'éventaire de marché en marché, au plus offrant et dernier enchérisseur, M. Alexandre Dumas met particulièrement dans ce commerce littéraire un courage véritablement effrayant: le croiriez-vous? les réclames et les affiches annoncent effrontément, depuis un mois, un livre portant ce titre: *Filles, Lorettes et Courtisanes*, par M. Alexandre Dumas.--Il y a quinze jours, M. Alexandre Dumas reçut la visite d'un honnête provincial qui lui était adressé par un de ses amis, «Mademoiselle, dit poliment le Champenois à la femme de chambre qui entrouvrait la porte, je désirerais parler à M. Alexandre Dumas.--Monsieur n'est pas visible, répliqua vivement Marton; il s'occupe de ses filles.» Depuis ce jour, le provincial soutient à qui veut l'entendre, que M. Alexandre Dumas est le modèle des pères.

Mais heureusement la pudeur de l'esprit et la poésie ne meurent jamais tout entières; il y a toujours, même dans les temps les plus corrompus, des coeurs chastes, des âmes d'élite, qui leur donnent refuge et leur servent de sanctuaire. A coté du livre de M. Dumas, voici un noble et élégant écrit qui console de ces impuretés et de ces effronteries; l'art seul l'a inspiré, l'art pur, désintéressé, l'art qui trouve sa récompense en lui-même et dans les sympathies qu'il inspire. Ce livre, remarquable par le fond et par la forme, est un livre de poésies où le talent de l'auteur touche, en vers excellents, aux plus hautes et aux plus aimables régions de l'esprit et de la philosophie; il a pour titre: *Etrusque*, et pour poète, M. Philippe Busoni. Je suis heureux de pouvoir donner le premier, à ces charmantes poésies, ce salut d'amitié cordiale; mais *l'Illustration* réclame sa part et y reviendra.

Locke, Fénelon, Jean-Jacques et tant d'autres éminents esprits se sont occupés de l'éducation de l'espèce humaine. Cependant il y a plus d'une lacune dans leurs livres; en voici la preuve:--Comment va votre fils? demandait dernièrement M. Baucher à un des illustres écuyers du Cirque-Olympique. --Eh! pas mal; j'en suis assez content.--Qu'en faites-vous maintenant?--Je continue à l'élever moi-même; je suis en train, depuis huit jours, de lui casser les reins pour achever son éducation!» Locke, Jean-Jacques, Fénelon ont complètement oublié ce détail: voilà comme les plus grands hommes ne songent jamais à tout!

Mouvements religieux.--Le schisme d'Écosse.--Le docteur Pusey.

On a dit: «Une société d'athées est impossible,» et, jusqu'à ce jour, les faits n'ont point démenti cette proposition.

Il faudrait tout au moins pour la réfuter une expérience de plusieurs siècles, En France, depuis la mort de Louis XIV, le sentiment religieux semble bien avoir à peu près déserté les gouvernants, politiques et autres. Mais cette chaîne d'indifférentisme, déjà d'une assez belle longueur, est loin d'avoir été sans alliage et elle n'a guère lié que les sommités. Les deux esprits d'ailleurs sont restés en présence, et il n'y a eu entre eux que des trêves bien rares. Nous voulons parler de polémiques dignes, sérieuses, sincères, que nous avons tous présentes à la mémoire; car, de nos jours, par exemple, il ne faudrait pas s'y tromper, la querelle entre l'Université et quelques membres du clergé n'est

certainement point un épisode du véritable combat; ce n'est qu'une fausse alerte, où il semble que dans la confusion on ait changé d'armes et de bannières. La grande cause religieuse, si elle pouvait être compromise, le serait par les singuliers défenseurs qui s'imposent à elle et jettent le cri d'alarme: mieux valaient quelques sages ennemis du dernier siècle. Telle page sublime de Rousseau a plus retenu ou gagné de fidèles au spiritualisme que toute l'éloquence de la chaire depuis Bossuet; tandis qu'aucune des immoralités de la plus mauvaise école philosophique n'a autant précipité de victimes dans les abjections du matérialisme, que ne tendent à le faire certaines règles de conscience enseignées aujourd'hui au nom de la théologie. En effet, celui qui commence par nier l'âme n'est pas beaucoup à craindre: on sait à qui l'on a affaire, et si l'on met, par faiblesse, quelques passions à sa merci, on se garde bien de lui abandonner la direction entière de la conscience; celui, au contraire, qui, après avoir admis l'âme en principe, se comptait à y infiltrer goutte à goutte, les plus sales poisons, est le prêtre du vice le plus méprisable et le plus dangereux. Un fait nous paraît évident: c'est que de tous les peuples, le nôtre est peut-être celui qui, grâce à d'éminentes et d'impérissables qualités morales, la justice, la générosité, l'esprit de dévouement, peut le plus longtemps poursuivre ses destinées, d'une marche inégale mais soutenue, sans être incessamment guidé par une foi complète et unitaire. Voyez les autres peuples; combien ne sont-ils pas plus fréquemment et plus profondément agités par les controverses? On les croirait à tout instant prêts à recommencer les guerres de religion. Les débats du dogme s'y mêlent partout à la politique. Le despotisme russe étend sa papauté avec une rigueur qui de temps à autre fait frémir les fers de ses esclaves. La Prusse se remet à peine de ses dissentiments avec Rome. La question des couvents d'Argovie a divisé les cantons suisses pour longtemps et d'une manière alarmante. En Belgique, le parti catholique et le parti libéral sont en présence et se disputent en ce moment même les élections. En Irlande, le plus vigoureux élément de l'agitation est assurément le catholicisme; et là, il est juste de le reconnaître, le rôle du catholicisme est aussi grand qu'il l'ait jamais été: il défend la liberté et le peuple, il lutte pour l'infortuné contre l'oppression; aussi a-t-il toutes les sympathies de cette France une l'on calomnie avec une animosité si aveugle, et que l'on veut si ridiculement effrayer en brandissant contre elle des foudres de sacristie. En Écosse, un schisme vient de se déclarer, et il a pour chef l'un des prédicateurs les plus éloquents du siècle, le docteur Chalmers. En Angleterre même, il y a des semences de discorde: un théologien d'une science consommée, le docteur Pusey, semble y vouloir fonder une hérésie. Les événements d'Écosse et d'Angleterre sont les plus récents et les moins connus; ce sont par conséquent ceux dont nous devons particulièrement entretenir nos lecteurs.

L'ÉGLISE D'ÉCOSSE; SA SÉPARATION DE L'ÉTAT.

On se rappelle la part active de l'Église d'Écosse dans les troubles qui ont amené la première chute de la famille des Stuarts en 1640. Organisée républicainement sous l'influence des doctrines de Calvin, elle s'établit indépendante de l'autorité séculière, et se maintient sur en opposition avec la couronne durant toute la restauration. A l'avènement de Guillaume d'Orange sur le trône d'Angleterre, l'Écosse en reconnaissant la souveraineté du prince d'Orange, stipula expressément l'existence de son Église comme Église nationale et depuis cette époque tous les souverains de la Grande-Bretagne, en montant sur le trône prêtent le serment de maintenir l'église presbytérienne dans tous ses droits, privilèges et immunités.

En vertu de cette stipulation formelle, l'Église était indépendante du pouvoir temporel, et la nomination des pasteurs appartenait aux congrégations. Cependant, peu à peu, le pouvoir temporel gagna du terrain, et une loi de la reine Anne rendit à l'État et aux propriétaires le droit de présenter les ministres aux charges vacantes. L'Église subit cette réaction; elle conservait néanmoins de nombreuses garanties. Le ministre présenté par l'État ou par un propriétaire était soumis à un examen et à une enquête touchant son instruction et ses mœurs, et n'était admis qu'après cette épreuve. Jusqu'à ces dernières années ce patronage fut exercé assez paisiblement. Mais l'Église presbytérienne n'avait point renoncé à l'espoir de ressaisir son ancienne suprématie exclusive.

En 1831 l'assemblée générale des ministres de l'Église presbytérienne qui se réunit chaque année, et dont les membres sont élus par tous les pasteurs, passa un acte connu sous le nom de *veto act*, en vertu duquel les presbytères, ou cours inférieures ecclésiastiques, devaient, avant de prononcer sur la capacité d'un ministre présenté par un patron, le soumettre à l'élection de tous les chefs de famille de la paroisse. Le *veto* de ce jury était absolu. C'était comme on voit, mettre le droit de patronage de l'État et des propriétaires à la merci de l'élection populaire. Les tribunaux civils de l'Écosse refusèrent de

reconnaître la légalité de cette résolution. La question fut portée devant le tribunal suprême, et la Chambre des Lords, qui se prononça pour les cours civiles contre les cours ecclésiastiques. Les pasteurs nommés par les patrons et confirmés par la Chambre des Lords, furent à leur tour suspendus de leurs fonctions par l'assemblée générale de l'Église, et ce fut ainsi que s'établit la lutte.

On espérait un accommodement. Mais enfin le parti qui revendiquait la suprématie de la juridiction ecclésiastique déclara que, si la Chambre des Lords maintenait comme une loi générale la décision qu'elle avait portée dans ce conflit à l'avantage de la juridiction civile, il se séparerait de l'État, renoncerait à tous ses bénéfices et demanderait au zèle volontaire de ses coreligionnaires des secours qu'il ne pouvait plus accepter des patrons. Tel était l'état des choses au moment de l'ouverture de l'assemblée générale de l'Église d'Écosse.

Le jeudi 18 mai 1843, l'assemblée générale se rend suivant l'usage à Edinburg, dans l'église de Saint-André. Le marquis de Bute, comme lord commissaire de la reine, assiste à la réunion. Aussitôt après la prière, le docteur Weksg qui était le *modérateur* en fonctions, au lieu de continuer régulièrement la séance, donna lecture d'une protestation portant que, vu l'agression faite par le gouvernement et la législation sur les droits et la constitution de l'Église, il ne pouvait considérer l'assemblée comme légitimement constituée, et engageait tous les membres de l'assemblée, qui étaient disposés à maintenir intacte la confession de foi de l'Église d'Écosse, à former immédiatement une assemblée séparée, pour délibérer, selon les règles de l'Église de leurs pères sur les affaires de la maison du Christ.



**Assemblée générale des ministres de l'Église d'Écosse,
le 13 mai 1843, dans l'église Saint-Andrew, à Edinburg.**

Après avoir déposé sa protestation, il sortit de l'église: suivi par le célèbre docteur Chalmers et les autres membres de l'assemblée qui adhéraient à la protestation, au nombre de cent soixante-neuf. À la porte de l'église, ils furent rejoints par environ trois cents ministre qui n'étaient pas membres de l'assemblée, mais qui avaient signé la protestation, et ils traversèrent, quatre de front et se tenant par le bras, dans le plus grand ordre, toutes les rues d'Edinburg jusqu'au lieu qu'ils avaient choisi d'avance pour leurs délibérations, au milieu du peuple les saluant avec enthousiasme. Le docteur Welsh ouvrit la séance par une prière, et on procéda à l'élection d'un modérateur. Le docteur Welsh prit alors la parole et dit: «Que tous les yeux de l'assemblée, de toute l'Église, de tout le royaume, étaient fixés sur un homme dont le nom seul était un panégyrique.» L'assemblée tout entière l'interrompit en nommant le docteur Chalmers, au milieu d'applaudissements prolongés. Le docteur Chalmers ainsi élu *modérateur* par acclamation, comme dans les premiers temps de l'Église, adressa à l'assemblée une courte exhortation, et l'assemblée s'ajourna au lendemain.

Si un homme était digne, en effet, d'être mis à la tête de cette scission, et capable par son autorité, ses talents, son noble caractère, sa prudence, de la conduire dans les voies de la sagesse, c'était assurément le docteur Chalmers. Depuis trente ans le docteur Chalmers jouit de l'estime de tous les gens de bien et de l'admiration la moins contestée. Pendant un grand nombre d'années il a officié à Kilmory. C'est là que sa réputation d'orateur a commencé, elle s'est répandue dans tout le royaume, et sa place a été bientôt marquée à Edinburg. Sur les instances de ses coreligionnaires, il est venu souvent se faire entendre à Londres, et quoique son accent écossais soit d'un effet peu agréable pour un auditoire anglais, il a produit une très grande impression sur des assemblées très nombreuses. Il a écrit plusieurs ouvrages très estimés. Il habite un élégant «cottage» dans l'île de Burnt, près d'Edinburg.

C'est ainsi que s'est accomplie la scission de l'Église presbytérienne, la fille de Know et l'héritière légitime de Calvin quoiqu'il advienne, et quelque opinion qu'on puisse avoir comme membre d'une communion différente, de l'Église presbytérienne, il est impossible de refuser sa sincère admiration à cet acte d'hommes élevés par le rang et les honneurs, illustres par la science, par les lettres et par leur vie qui se dépouillent de tous les biens et de tous les avantages temporels pour se confier à la foi de leurs frères.



Le docteur Chalmers.

L'appui de leurs coreligionnaires ne leur a pas fait défaut. Cette scission a excité dans l'Écosse entière un intérêt profond qui ne fait que s'accroître; la foule se presse dans les églises presbytériennes libres; l'enceinte de la réunion de l'assemblée ne peut suffire à l'affluence des fidèles, et des prédicateurs prêchent au peuple en plein air. Les souscriptions abondent pour l'entretien de l'Église libre. Les familles les plus considérables et les plus vénérées d'Écosse s'honorent de s'inscrire en tête des listes. Huit jours après la scission, les souscriptions dépassaient cinq millions de francs, et plus de la moitié des ministres de l'Église d'Écosse avaient adhéré à la protestation.

Le cabinet a annoncé dans le Parlement qu'il allait présenter un projet de loi destiné à opérer une réconciliation. Il est douteux que les deux partis se fassent assez de concessions réciproques pour arriver à ce résultat. Cependant les chefs des *protestants* déclarent qu'ils sont prêts à faire les premiers pas, n'ont pas voulu, comme on l'a cru un peu légèrement, en se séparant, repousser le principe de l'union de l'Église et de l'État. Le docteur Chalmers a énergiquement protesté contre cette interprétation de leur conduite, qui supposerait qu'ils désirent mettre l'Église nationale d'Écosse dans la même condition que les sectes dissidentes, et le discours qu'il a prononcé au moment de son installation aux fonctions de modérateur, a laissé entendre que les protestants ne se refuseraient pas à un accommodement raisonnable et qui pût se concilier avec les principes de la scission; mais lui sera-t-il possible d'arrêter ce mouvement essentiellement démocratique? On peut en douter.



Le docteur Pusey.

Le 14 mai dernier, le docteur Pusey a professé, dans la chaire de la cathédrale de Christ Church à Oxford, des principes qui ont paru au vice-chancelier d'Oxford entachés de papisme. En conséquence, la prédication vient d'être interdite au docteur Pusey pendant deux ans; mais le docteur proteste et soutient qu'il n'a jamais rien dit qui fut contraire à la doctrine de l'Église anglicane. Il se déclare prêt à se justifier dans une discussion publique, si l'on veut spécifier les propositions de son sermon que l'on a jugées à tort répréhensibles. Prudemment le vice-chancelier maintient l'interdiction et garde le silence. On craint, probablement avec raison, que la publicité ne tourne à l'avantage de cette hérésie naissante; on veut étouffer dans le silence. Le docteur Pusey a un grand nombre de disciples. La vénération qu'il leur a inspirée tient du fanatisme. Une foule d'étudiants et d'habitants d'Oxford le suivent dans les rues. Un journal anglais rapporte que les dames se pressent à leurs croisées pour chercher à l'entrevoir et se disputent l'honneur de toucher sa robe lorsqu'il est dehors.

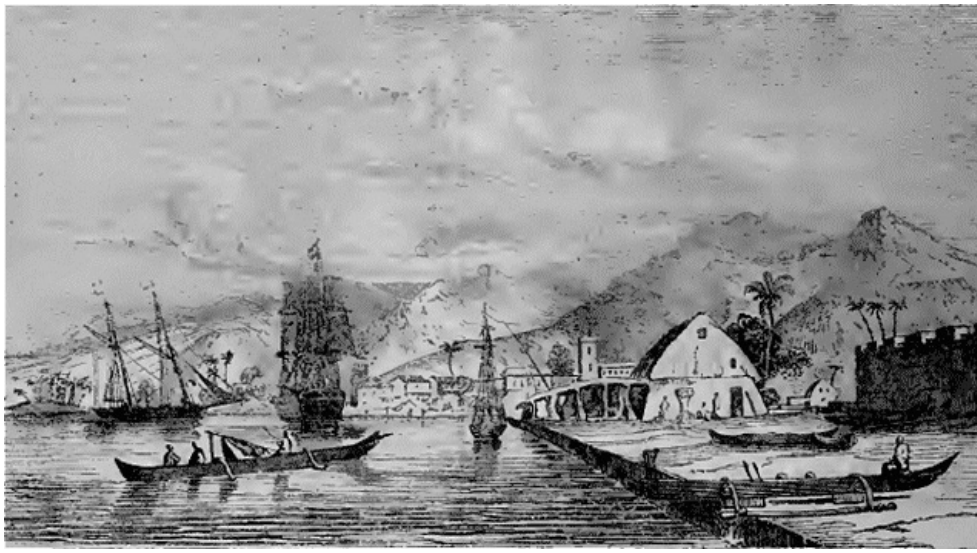
Sur quels points essentiels de doctrine le docteur Pusey est-il en dissentiment avec ses supérieurs? c'est ce qu'on ne pourrait juger qu'à la lecture du texte de son sermon. Mais si le docteur ne peut plus parler, il écrira, et nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. Quant à présent, nous ne saurions mieux faire que de donner quelque idée de sa personne. La famille du docteur Edward Rouverie-Pusey est l'une des plus anciennes d'Angleterre; elle s'était illustrée même avant la conquête romaine. Elle est en possession, depuis le règne de Canut le Grand, du manoir de Pusey, près Farringdon, dans le Berkshire. Le propriétaire actuel de ce manoir siège à la Chambre des Communes.

En 1828, au retour d'un voyage en Allemagne, le docteur Pusey a publié un livre religieux qui fit alors une grande sensation et qui était, au point de vue anglican, d'une parfaite orthodoxie. Il y défendait énergiquement ce grand principe du protestantisme, que les saintes Écritures sont les seules sources certaines d'autorité que doivent reconnaître les chrétiens. Aujourd'hui ses opinions paraissent considérablement modifiées.

Le savoir profond et incontesté du docteur Pusey n'est pas écrit sur sa physionomie, l'étude, les veilles, le jeûne, les pratiques d'une dévotion exaltée, l'ont pâli, amaigri et voûté. On le croirait arrivé à la vieillesse, quoiqu'il soit encore dans l'âge mûr. A le voir marcher dans les rues d'Oxford, lentement, les yeux fixés sur la terre, le menton appuyé sur la poitrine, éthérique, chancelant, on ne peut s'empêcher d'être pris de tristesse et de pitié; mais une fois monté dans la chaire, il relève la tête, ses traits s'illuminent, ses yeux brillent, l'enthousiasme donne à sa voix une force qu'elle n'a pas ordinairement et une chaleur qui se communique à son auditoire. Il a les qualités les plus importantes d'un chef de secte: la conviction, la vigueur d'esprit, l'éloquence et l'austérité des moeurs. Il est probable que l'Europe entendra parler de lui.

Iles Hawaii (Sandwich.)

DÉPUTATION AU ROI DES FRANÇAIS.



Vue de l'île d'Honoloulou, dans l'archipel hawaïien.

Les journaux ont publié une protestation des deux envoyés du roi des îles Sandwich (Hawaii) contre la prétendue prise de possession de ces îles au nom de l'Angleterre; *l'Illustration* offre aujourd'hui à ses lecteurs les portraits de ces deux envoyés et une vue de Honoloulou.

Elle y joint quelques détails dus à l'obligeance de M. Abel Hugo, qui, par ses fréquentes et journalières relations avec MM. Haalilio et Richards, est mieux à portée qu'aucun autre de bien connaître ce qui a trait à l'état moderne des Iles Hawaii.

L'archipel des îles *Hawaii* auquel l'illustre navigateur qui y trouva une mort si cruelle a donné le nom de *Sandwich*, a été découvert en 1542 par Gaëtano. Ce capitaine espagnol, croyant que cet archipel formait deux groupes, les nomma *islas de los Reyes* et *islas de los Jardines* (Iles des Rois et îles des Jardins). On les oublia pendant plus de deux siècles; Cook les reconnut de nouveau en janvier 1778; mais pressé par le dessein d'aller visiter la côte nord-ouest de l'Amérique, il ne s'y arrêta que quatre jours il y revint au mois de janvier 1779, et son séjour y avait duré près d'un mois lorsque au moment de son départ les naturels, à la suite d'une rixe survenue avec ses matelots, enlevèrent une chaloupe. Alors, pour se la faire restituer» Cook descendit à terre avec quelques soldats dans le but de s'emparer du roi Tarai-Opou et des principaux chefs qu'il destinait à servir d'otages jusque la restitution. En emmenant ses prisonniers vers le rivage, la petite troupe anglaise fut attaquée par les Hawaïiens, et Cook tomba mort, frappé simultanément d'un coup de poignard (*paho*) dans le dos et d'un coup de lance dans le ventre. Ses soldats furent en partie massacrés; quatre hommes seulement plus ou moins blessés parvinrent à regagner les navires. Le cadavre de Cook devint la pâture des chefs et des prêtres hawaïiens; ses ossements seuls et quelques lambeaux de sa chair furent rendus aux Anglais lorsque la paix fut rétablie.

L'archipel hawaïien s'étend du 19° au 23° de latitude nord, et du 157° au 159° de longitude ouest. Il est situé au milieu de l'Océan Pacifique, à peu près à une égale distance de l'Amérique et de l'Asie. Il se compose de onze îles dont la plus grande est Hawaii (*l'Ovichee* Cook); puis viennent, suivant l'ordre de leur étendue, *Mawit Sahou*, *Marokai*, *Raxai* et *Kahoulawe*; les autres ne méritent aucune mention.

Hawaii, plus grande à elle seule que toutes les autres îles réunies, a 83 milles de long sur 66 milles de large; elle renferme un volcan en activité, *Kirau-Ea*, et une montagne en forme de pic, *Mouna-Roa*, qui n'a pas moins de 1,838 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle se divise en sept districts; *Hamahoona*, *Hiro*, *Pouna*, *Kaou*, *Kona*, *Ouaimea* et *Kohala*; elle n'est pas peuplée autant que son étendue pourrait le faire supposer: on n'y compte que 30,000 habitants.

La population totale des îles hawaïiennes est évaluée, par les missionnaires protestants, à 110,000 habitants, parmi lesquels se trouvaient, à la fin de 1842, plus de 10,000 catholiques tous dévoués à la France.

Des lois sévères, qui ont parfois servi de prétexte aux persécutions contre les catholiques, défendent toute manifestation de l'ancienne idolâtrie. Le reste de la population pratique donc le culte protestant; elle a été convertie par les missionnaires méthodistes américains qui, en vingt-deux ans, sont parvenus à civiliser les Iles Hawaii.

Mawi, où réside M. William Richards, a pour port principal Lahaina.

Mais après Hawaii, l'île la plus importante en richesse et en population est Oahou, dont la ville principale est Honolulu, Oahou est la résidence habituelle du roi Kamehameha III. C'est là que résident aussi les consuls français, anglais et américains. Honolulu, ville aujourd'hui assez régulièrement tracée, est défendue par un fort armé de 32 canons; on y trouve un des palais du roi, une église catholique et plusieurs temples protestants.

Le nom d'*îles des Jardins*, donné à l'archipel des îles Hawaii lors de la première découverte, indique assez quelle y est la richesse de la végétation. Les plantes usuelles indigènes sont l'*arum esculentum*, la patate douce, la canne à sucre, l'arbre à pain, le cocotier, le bananier, le fraisier et le framboisier. Outre les plantes potagères d'Europe (telles que choux, carottes, oignons, betteraves, etc.), les Européens y ont introduit le palmier de Guatémala, l'indigotier, le caféier, les pastèques, les concombres, les papayers, les citronniers, les orangers et la vigne qui ont parfaitement prospéré.

Les grands végétaux sont, avec l'arbre à pain et le cocotier, le mûrier à papier, le dragonnier, le *pandanus* et le *sandal*, dont le bois odorant, recherché en Chine et dans l'Inde, donne lieu à un commerce assez étendu, Malheureusement cet arbre précieux, exploité sans méthode et sans soins, commence à devenir très rare dans les îles Hawaii comme dans les autres îles de la Polynésie.

Avant l'arrivée des Européens les naturels ne connaissaient d'autres quadrupèdes que le cochon, le chien et le rat; ils possèdent de plus maintenant le cheval, la vache, la brebis, la chèvre, le chat et le lapin. Les côtes des îles Hawaii sont très poissonneuses; on y trouve l'huître perlière qui fournit des perles d'une grande beauté.

Les habitants des îles Hawaii sont excellents marins. Leurs vaisseaux font le commerce de la Chine, de la Californie, du Chili et des îles de la Polynésie; mais dans les navigations lointaines, les équipages seulement des navires sont Hawaïens, le capitaine est Américain ou Européen.--La marine royale se compose de plusieurs bâtiments de guerre (frégates, bricks et goélettes).



**Timoteo Haalilio, secrétaire privé du roi des îles
Sandwich, envoyé près le roi des Français.**

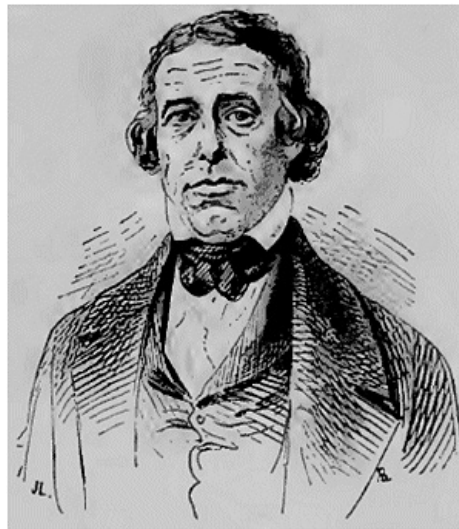
L'instruction publique est très répandue aux îles Hawaii. Les missionnaires protestants et catholiques y ont de nombreuses écoles; tous les enfants sont forcés d'y aller. Il y a dans ces îles plusieurs imprimeries, qui y ont déjà mis en circulation plus de 250,000 petits volumes destinés à l'instruction du peuple. Le premier ouvrage en langue hawaïenne a été imprimé en 1822. On y publie aussi des livres en anglais pour l'instruction des classes élevées. Nous avons sous les yeux une *Histoire des îles Hawaii* imprimée en anglais à Honolulu.-- Il y existe plusieurs journaux en anglais et en hawaïen, *la Gazette des îles Sandwich*, *le Spectateur hawaïen*, etc.--*Le Lama hawaïen*, en langue des îles Hawaii, est une sorte de *Magasin pittoresque* orné de gravures sur bois exécutées par des artistes hawaïens, et vraiment aussi bonnes que celles qu'on gravait en France il y a quarante ans; le tirage seul laisse encore beaucoup à désirer. Nous avons vu aussi un *Traité du dessin linéaire* avec des planches gravées au trait meilleures que la plupart de celles qui se font aujourd'hui en France pour de pareils ouvrages. Une dernière remarque fera apprécier l'intelligence des dessinateurs hawaïens, ou de ceux qui les ont dirigés. *Le Lama hawaïen* offre les figures d'un grand nombre de quadrupèdes de l'ancien monde, et le dessinateur a eu soin, bien que ces figures soient disséminées dans l'ouvrage, de représenter ces quadrupèdes suivant une échelle proportionnelle, dont l'éléphant est le degré supérieur et le rat le degré

inférieur. Les enfants hawaïens peuvent donc connaître mieux que les enfants européens la grandeur relative des animaux.

Les missionnaires américains, disait, en 1842, M. John Adams, dans un discours adressé au Congrès des États-Unis; ces missionnaires, désarmés de tout pouvoir séculier, ont réussi, en un quart de siècle, par la seule influence de la charité chrétienne, à élever les habitants des îles Sandwich du plus bas point de l'échelle de l'idolâtrie aux sentiments divins de l'Évangile; ils les ont réunis sous un gouvernement pondéré, et sont parvenus à les plier au joug salutaire de la civilisation, à l'aide d'un langage fixé par l'écriture et d'une constitution qui, assurant les droits des personnes, de la propriété et de l'intelligence, renferme tous les éléments de la justice et du pouvoir.»

La langue des Hawaïens est douce et harmonieuse comme le ramage des oiseaux, C'est une langue où les consonnes ne vont presque qu'en nombre égal aux voyelles, car bien que dans le système grammatical adopté par les missionnaires cinq voyelles: *a, e, i, o, u* (ou), et douze consonnes: *b, d, h, k, l, m, n, p, r, t, v, w* soient employées à expliquer tous les sons, plusieurs de ces consonnes se suppléant à volonté par d'autres, pourraient être supprimées sans inconvénient; ce sont: *b, d, r, t, v*. L'alphabet hawaïen ne se composerait plus alors que de douze lettres, cinq voyelles et sept consonnes.

Le gouvernement *constitutionnel* des îles Hawaii, tel que les conseils de missionnaires américains l'ont fait établir, se compose d'un roi, d'une Chambre des Nobles (ariis) et d'une Chambre du Peuple.



Williams Richards, second envoyé du roi des îles Sandwich, ancien ministre méthodiste.

La Chambre des Nobles, dont M. Timoteo Haalilio fait partie, se compose de trente membres. Par une bizarrerie dont il n'y a pas d'autre exemple dans les États régis par une constitution, la Chambre du Peuple est moins nombreuse que celle des Nobles: elle ne se compose encore que de sept membres.

Le pouvoir du roi Kamehameha III est loin d'être absolu. Ce roi, le premier qui ait accepté la foi prêchée par les missionnaires américains, a été placé sous la surveillance et le contrôle de deux femmes, ses tantes Kahahumanu et Kinau, chargées de contenir ses passions et de l'affermir dans la foi qu'il a embrassée, et à laquelle elles sont entièrement dévouées. Ces deux vieilles princesses ont eu longtemps plus d'autorité réelle que le roi. Ce sont elles que, dans une lettre adressée, en 1839, au consul américain, pour disculper les missionnaires protestants des persécutions contre les catholiques, ce sont elles que le roi Kamehameha a accusées de ces persécutions. L'une de ces princesses est morte depuis cette époque.

Kamehameha III est dans la force de l'âge; il a trente ans environ. Son regard est vif, son sourire agréable, son visage expressif; il est d'une stature moyenne et d'une intelligence développée, d'un caractère franc et ouvert, d'un esprit porté à la gaieté. On nous affirme qu'au fond du cœur, il a beaucoup de penchant pour les Français.

M. Timoteo Haalilio, le premier des envoyés chargés de solliciter auprès du roi des Français la reconnaissance de l'indépendance des îles Hawaii, est, comme nous l'avons dit, membre de la Chambre des Nobles et secrétaire privé du roi Kamehameha, dont il est l'ami d'enfance. Sa taille est élevée, son teint clair, sa chevelure douce et lisse; ses membres bien faits et développés annoncent une grande vigueur; il a un sourire gracieux, des yeux vifs et doux, une

physionomie expressive comme celle de son roi; son coeur est excellent, son instruction étendue, son esprit intelligent; il parle l'anglais facilement et purement. Il nous a dit qu'il admirait beaucoup Paris et qu'il aimait le caractère joyeux des Français.

M. William» Richards, citoyen des États-Unis d'Amérique, et le second des envoyés du roi des îles Hawaii, est âgé de cinquante ans environ. C'est un ancien missionnaire méthodiste qui a renoncé depuis douze ans à l'exercice de l'apostolat et qui est devenu l'interprète de Kamehameha III, sur l'esprit duquel il a beaucoup d'influence. Sa taille est élevée, ses traits nobles et doux offrent un ensemble gracieux; il a beaucoup de finesse dans l'esprit et de prudence dans le caractère. Son nom qui, dans les îles Hawaii, se rattache à des entreprises utiles, à des institutions philanthropiques ne se trouve mêlé à aucun des actes de violence ou de fanatisme dont malheureusement ces îles ont été quelquefois le théâtre.

Depuis leur arrivée à Paris, MM. Haalilio et Richards ont été admis, comme membres correspondants, dans la *Société orientale*, dont le roi Kamehameha est membre honoraire. Ils ont trouvé accueil et appui dans cette Société fondée pour défendre en Orient les intérêts français ainsi que le catholicisme qui leur est si intimement uni, et que doit recommander à tous son but national et désintéressé.

L'indépendance des îles Hawaii, déjà reconnue par les États-Unis d'Amérique et par l'Angleterre, ne tentera pas sans doute à l'être promptement aussi par la France. Déjà trois traités d'amitié et de paix perpétuelle entre les Français et les Hawaïiens ont été, en 1837 et 1839, signés par MM. les capitaines Dupetit-Thouars et Laplace (aujourd'hui contre-amiraux). Un de ces traités déclare libre, dans les îles Hawaii l'exercice du culte catholique, et supprime ainsi tout prétexte à de nouvelles persécutions. Les deux autres accordent aux Français, dans les îles Hawaii et aux Hawaïiens en France, les mêmes droits que la nation la plus favorisée.--Ce sont là d'heureux précédents.

La Cour du Grand-Duc.

NOUVELLE.

(Suite et fin.--Voir pag. 213 et 250.)



Le lendemain matin, le prince Léopold eut son grand lever, auquel assistèrent tous les seigneurs de sa nouvelle cour.

Dès qu'il fut habillé, il reçut les dames avec une grâce parfaite.

Dames et seigneurs s'étaient revêtus de leurs plus beaux costumes de théâtre; le grand-duc se montra très satisfait de leur tenue et de leurs manières. Après les premiers compliments, on passa à la distribution générale des titres et des emplois.

Le jeune-premier, Florival, fut nommé aide-de-camp du grand-duc, colonel de hussards et comte ne Reinsberg.

Le premier, comique, Rigolet,--chambellan et baron de Fierbach.

Similor, le valet de comédie,--grand écuyer et baron de Kockembourg.

Anselme, deuxième rôle et grande utilité,--gentilhomme ordinaire et chevalier de Grillemsell.

Lebel, chef d'orchestre, passa tout naturellement à l'emploi de maître de chapelle, et surintendant de la musique et des menus-plaisirs de la cour, avec le titre de chevalier d'Arpégaz.

Mademoiselle Délia, première chanteuse, fut créée comtesse de Rosenthal, intéressante orpheline qui devait avoir pour dot la charge héréditaire de première dame d'honneur de la future grande-duchesse.

Mademoiselle Foligny, dugazon, fut nommée veuve d'un général, et baronne d'Allenzau. Mademoiselle Alice, ingénue, devint mademoiselle de Fierbach, fille du chambellan de ce nom, riche héritière.

Enfin, la duègne, madame Pastourelle, fut intitulée Grande maréchale du palais gouvernante des demoiselles d'honneur, et baronne de Bichelizkops.

Chacun des nouveaux dignitaires reçut un nombre de décorations proportionné à son rang. Le comte Balthazard de Lipandorf, premier ministre, eut pour sa part deux plaques et trois grands cordons; l'aide-de-camp, Florival de Reinsberg, attacha cinq croix sur sa poitrine de colonel.

Les rôles étant distribués et appris, on fit une répétition qui marcha parfaitement bien. Le grand-duc daigna s'occuper de la mise en scène, et donner quelques indications relatives au cérémonial.

Le prince Maximilien de Hanau et son auguste soeur devaient arriver le soir même, Les moments étaient précieux.

En attendant, et pour exercer sa cour, le grand-duc donna audience à l'ambassadeur de Biberick.

Le baron Pépinster fut introduit dans la salle du Trône; il avait demandé la permission de présenter sa femme en même temps que ses lettres de créances; on lui avait accordé cette faveur.

A l'aspect du diplomate, les nouveaux courtisans, peu familiers encore avec le décorum, eurent beaucoup de peine à conserver leur gravité. Le baron était un homme de cinquante ans, démesurément grand, curieusement maigre, abondamment poudré, portant bravement la culotte et le bas de soie blanc sur ses jambes de cerf, Une queue longue et mince se balançait sur son dos flexible. Il avait le visage d'un oiseau de proie, de petits yeux ronds, un menton fuyant, et un immense nez en bec de corbin. Il était difficile de le regarder sans rire, surtout lorsqu'on le voyait pour la première fois. Une profusion de broderies étincelait sur son habit vert-pomme. Sa poitrine étant trop étroite pour contenir ses décorations en ligne horizontale, il les avait placées verticalement sur deux colonnes qui descendaient de son cou jusqu'à sa ceinture. Rien ne manquait à cette caricature vivante, qui se dandinait agréablement, le tricorne sous le bras et l'épée au côté.

Mais en revanche, l'épouse de ce singulier personnage, madame la baronne Pépinster, était une jolie petite femme de vingt-cinq ans, toute ronde, à la mine éveillée, à la tournure engageante. Elle avait l'oeil vif, le nez retroussé, le sourire émaillé de perles; les fraîches couleurs de la rose fleurissaient sur teint. Sa toilette seule prêtait au ridicule. Pour venir à la cour, la petite baronne avait revêtu ses plus riches atours; elle était pavoisée de rubans, couverte de pierreries et de plumes; mais elle avait beau faire, son plus haut panache s'élevait à peine jusqu'à l'épaule de son sublime mari.

L'entrée du baron et de la baronne, se donnant la main, tous deux fiers, superbes, et marchant à pas comptés, produisit un effet que la description ne saurait rendre. Un sévère coup d'oeil de Balthazard, placé à la droite du grand-

duc, arrêta le rire qui allait éclater de toutes parts. Les comédiens se rappelèrent qu'ils étaient gens de cour, et que leur visage devait rester impassible.

Tout entier à son rôle de premier ministre, qu'il prenait au sérieux, Balthazard dressa sur-le-champ ses batteries. Sa pénétration naturelle lui montra le défaut de la cuirasse du diplomate. Il comprit que le baron, vieux et laid, devait être jaloux de sa femme, jeune et vive.

Il ne se trempait pas. Pépinster était jaloux comme un chat-tigre. Marié depuis peu de temps, le long et maigre diplomate n'avait pas osé laisser sa femme seule à Biberick, de peur d'un accident; il ne voulait pas la perdre de vue, comptant sur sa vigilance plus que sur toute autre chose, et il l'avait amenée avec lui à Carlestadt, dans cette orgueilleuse pensée qu'en sa présence le danger disparaîtrait.

Après avoir échangé avec l'ambassadeur quelques paroles de haute politique, Balthazard alla trouver l'aide-de-camp Florival, l'entraîna dans une embrasure de croisée, et lui donna de secrètes instructions. Le brillant jeune-premier passa la main dans ses cheveux, rajusta son splendide dolman de hussard, et s'approcha de la baronne Pépinster. L'ambassadrice répondit gracieusement à son salut, et l'accueillit avec distinction; elle avait déjà remarqué la taille élégante et la figure avantageuse du beau colonel; elle fut bientôt charmée de son esprit et de sa galanterie. Florival ne manquait pas d'imagination, et, de plus, il possédait une foule de mots séduisants et de tirades sentimentales empruntés à son répertoire. Il parla moitié d'inspiration, moitié de mémoire, et il fut favorablement écouté.

La conversation s'était engagée en français, et pour cause.

--Tel est l'usage à ma cour, avait dit le grand-duc à l'ambassadeur; la langue française est seule admise dans en palais; c'est une règle que j'ai eu quelque peine à introduire, et, pour en venir à bout, il m'a fallu décréter qu'une forte amende serait payée pour chaque mot allemand prononcé par une des personnes attachées à mon service. Aussi, ces messieurs et ces dames observent maintenant, et vous ne les prendrez pas en faute. Mon premier ministre, le comte Balthazard de Lipandorf, a seul une dispense qui lui permet de s'oublier quelquefois et de se servir de sa langue maternelle.

Balthazard, qui avait longtemps exercé ses fonctions de directeur en Alsace et en Lorraine, parlait allemand comme un brasseur de Francfort.

Cependant le baron Pépinster était plongé dans la plus vive inquiétude. Tandis que sa femme causait tout bas avec le jeune et bel aide-de-camp, l'impitoyable premier ministre le tenait par le bras et lui déroulait tout son système à propos du fameux traité de commerce. Pris à ce piège, le malheureux diplomate se démenait de la façon la plus grotesque; ses traits bouleversés exprimaient de douloureuses angoisses; un mouvement convulsif agitait ses jambes grêles; il faisait de vains efforts pour abréger son supplice; mais le cruel Balthazard ne lâchait pas sa proie.

Wilfrid, transformé en premier maître d'hôtel, vint annoncer que son altesse était servie. L'ambassadeur et sa femme avaient été invités à dîner, ainsi que tous les courtisans. L'aide-de-camp fut placé à côté de la baronne, et le baron à l'autre bout de la table. Le supplice se prolongeait. Florival continua le doux entretien qui plaisait fort à madame Pépinster. Le diplomate ne mangea pas.

Il y avait une autre personne à qui la conduite de Florival donnait de l'ombrage; c'était mademoiselle Délia, comtesse de Rosenthal. Après le dîner, Balthazard, à qui rien n'échappait, la prit à part et lui dit:--Vous voyez bien que c'est un rôle qu'il joue dans la pièce que nous représentons depuis ce matin. Seriez-vous troublée s'il faisait en scène une déclaration d'amour à une de vos camarades? Ici, c'est la même chose; tout cela n'est qu'un jeu de théâtre; le rideau baissé, il vous reviendra.»

Un courrier annonça que les augustes voyageurs étaient au dernier relais, à une lieue de Carlestadt. Le grand-duc s'empressa d'aller à leur rencontre, suivi du comte de Reinsberg et de quelques officiers.

Il étaient nuit lorsque le prince Maximilien de Hanau et sa charmante soeur arrivèrent au palais; ils ne firent que traverser la grande salle, où toute la cour était réunie sur leur passage, et ils se retirèrent dans leurs appartements.

«Allons! dit le grand-duc à son premier ministre, la partie est engagée maintenant; que le ciel nous soit en aide!

--Ayez confiance! répondit Balthazard. Il m'a suffi d'entrevoir la figure du

prince Maximilien pour juger que les choses se passeront parfaitement bien, et sans éveiller le moindre soupçon. Nous tenons déjà le baron Pépinster par la jalousie, et mon petit amoureux lui donnera trop de tracas pour qu'il ait le loisir de songer aux intérêts de son maître. Vos affaires sont en bon chemin.»

A leur réveil, le prince et la princesse furent salués par une aubade que leur donna la musique militaire. Le temps était superbe; le grand-duc proposa une promenade dans les environs de Carlestadt; il était bien aise de montrer à ses hôtes ce qu'il avait de mieux dans ses états: une campagne délicieuse, des sites pittoresques qui faisaient l'admiration des paysagistes allemands. Cette partie de plaisir étant acceptée, les dames montèrent en voiture et les hommes à cheval. Le but de la promenade était le vieux château de Fuderzell, magnifiques ruines du moyen-âge. Lorsque la brillante caravane fut arrivée à une petite distance du château, qu'on apercevait au sommet d'une colline boisée, la princesse Edwige voulut descendre de voiture et faire le reste du chemin à pied. Tout le monde l'imita. Le grand-duc lui offrit son bras; le prince donna le sien à mademoiselle la comtesse Délia de Rosenthal, et, sur un signe de Balthazard, madame la baronne Pastourelle de Bichelizkops s'empara du baron Pépinster, pendant que la sémillante baronne acceptait Florival pour cavalier.

Tout était pour le mieux. Les jeunes gens marchaient d'un pas leste et rapide. L'infortuné baron aurait bien voulu les suivre avec ses longues jambes et se tenir près de sa légère moitié; mais la duègne, chargée d'un majestueux embonpoint, mettait un frein pesant à son ardeur et le forçait à former avec elle l'arrière-garde. Par respect pour la grande maréchale, le baron n'osait ni se révolter ni se plaindre.

Dans les ruines du vieux château, l'illustre société trouva une table servie avec abondance et délicatesse. C'était une agréable surprise, et le grand-duc eut tout l'honneur d'une idée qui lui avait été fournie par son premier ministre.

La journée se passa tout entière à parcourir la belle forêt de Ruderzell; la princesse se montra d'une humeur charmante; les seigneurs furent parfaits, les dames déployèrent la plus grande amabilité, et le prince Maximilien félicita sincèrement le grand-duc d'avoir une cour composée de personnes aussi distinguées et aussi accomplies. La baronne Pépinster, dans un moment d'enthousiasme, déclara que la cour de Biberick était bien moins agréable que celle de Noeristhein; elle ne pouvait rien dire de plus contraire à la mission de son mari. En entendant ces désastreuses paroles, le baron fut sur le point de tomber en défaillance.

Pleine de goût et d'élégance, la princesse Edwige avait une prédilection marquée pour les modes parisiennes. Tout ce qui venait de France lui semblait ravissant; elle parlait admirablement bien français, et elle approuva fort le grand-duc de ce qu'il avait décrété cette langue obligatoire à sa cour. Du reste, ce n'était pas là une chose extraordinaire; on parle français dans toutes les cours du Nord. Seulement la princesse trouva très originale la défense de prononcer le moindre mot allemand sous peine d'amende. Elle essaya, par pure plaisanterie, de mettre en faute un des seigneurs ou une des dames de la société, mais elle y perdit ses peines.

Au retour de la promenade, les princes et la cour se réunirent dans les petits appartements du palais. Une piquante conversation fit les premiers frais de la soirée; puis le surintendant de la musique s'étant placé au piano, mademoiselle Délia chanta un grand air de l'opéra nouveau. Ce fut un véritable triomphe. Le prince Maximilien avait été très attentif pour la comtesse de Rosenthal pendant la promenade; les grâces et l'esprit de la jeune comédienne avaient ébauché une séduction que le charme pénétrant d'une belle voix devait achever. Passionné pour la musique, le prince était dans le ravissement; les accents de Délia lui allaient à l'âme. Quand elle eut achevé son premier morceau, il lui en demanda un second, et l'aimable cantatrice chanta un duo avec; l'aide-de-camp ténor Florival de Reinsberg, et puis, sur de nouvelles instances, un trio d'opéra-comique auquel prit part le grand écuyer Similor, baron et baryton de Kockembourg.

Nos artistes étaient là sur leur véritable terrain; leur triomphe fut complet. Malgré sa réserve, le prince Maximilien daigna manifester son émotion, et la baronne Pépinster, toujours imprudente dans ses propos, déclara qu'avec une pareille voix de ténor, un aide-de-camp était fait pour arriver à tout.

Vous jugez quelle figure fit le baron!

Le jour suivant, le grand-duc offrit à ses hôtes le plaisir de la chasse. Le soir, on dansa, il avait été question d'inviter les familles les plus considérables de la bourgeoisie pour peupler les salons du palais, mais le prince et la princesse

avaient demandé de rester en petit comité.

--Nous sommes quatre dames, avait dit la princesse en montrant la première chanteuse, la dugazon et l'ingénue, c'est autant qu'il en faut pour former une contredanse.

Les cavaliers ne manquaient pas:--Le grand-duc, le jeune-premier, le valet, le comique, la grande utilité et l'aide-de-camp du prince Maximilien, le comte Darius de Mobrieux, qui n'était pas insensible aux attraits de la Dugazon.

Je regrette de n'avoir pas une cour plus nombreuse, dit le grand-duc; mais j'ai été obligé de la diminuer de moitié il y a trois jours.

--Pourquoi cela? demanda le prince Maximilien.

--Imaginez-vous, prince, reprit le grand-duc Léopold, qu'une douzaine de courtisans, comblés de mes bontés, avaient osé tramer un complot contre moi, au bénéfice d'un mien cousin qui habite Vienne. Dès que j'ai eu découvert cette trame, j'ai fait jeter mes conspirateurs dans les cachots de ma bonne citadelle de Ranfrang.

--C'est très bien! de l'énergie, de la vigueur, j'aime cela, moi!... Et l'on disait pourtant que vous étiez d'un caractère faible! Comme on nous trompe! comme on nous calomnie!»

Le grand-duc adressa un regard de reconnaissance à Balthazard.

Le premier ministre se trouvait aussi à son aise dans ses nouvelles fonctions que s'il les avait pratiquées toute sa vie; il commençait même à soupçonner que le gouvernement d'un grand-duché est beaucoup plus facile que la direction d'une troupe de comédiens. Toujours actif et toujours occupé de la fortune de son maître, il manoeuvrait pour amener la conclusion du mariage qui devait donner au grand-duc bonheur, richesse et sécurité; mais malgré toute son habileté, malgré les tourments qu'il avait jetés dans l'âme jalouse du baron Pépinster, l'ambassadeur employait au succès de sa mission les courts instants de repos que lui laissait sa femme. L'alliance de Biberick plaisait au prince Maximilien; il y trouvait de grands avantages: l'extinction d'un vieux procès entre les deux états, la cession d'un vaste territoire, enfin le traité de commerce que le perfide baron avait apporté à la cour de Noeristhein pour le conclure au profit de la principauté de Hanau. Muni de pleins pouvoirs, le diplomate était prêt à orner le contrat de toutes ses clauses que le prince Maximilien aurait la fantaisie de lui dicter.--Il faut dire ici que l'électeur de Biberick était passionnément épris de la princesse Edwige.

Le baron devait donc triompher par la force des choses et par la volonté décisive du prince de Hanau, si le premier ministre ne parvenait à organiser de nouvelles machinations pour détruire le crédit de l'ambassadeur ou le forcer à la retraite. Déjà Balthazard était à l'oeuvre et faisait la leçon à Florival, lorsque le prince Maximilien, le rencontrant dans le jardin du palais, lui demanda un moment d'entretien particulier.

«Je suis aux ordres de Votre Altesse, répondit respectueusement le ministre.

--J'irai droit au but. M le comte de Lipandorf, reprit le prince. Je suis veuf d'une princesse de Hesse-Darmstadt que j'avais épousée pour satisfaire à des exigences politiques. Trois fils sont nés de cette union. Aujourd'hui je veux contracter de nouveaux liens; mais cette fois je n'ai plus besoin de me sacrifier à des raisons d'état; c'est un mariage d'inclination que je médite.

--Si Votre Altesse me faisait l'honneur de me demander un conseil, je lui dirais qu'elle est parfaitement dans son droit. Après s'être immolé au bonheur de son peuple, un prince doit être libre de songer un peu au sien.

--N'est-ce pas?... Maintenant, M. le comte, je vais vous révéler le secret de mon choix. J'aime mademoiselle de Rosenthal.

--Mademoiselle Délia?...

--Oui, Monsieur; mademoiselle Délia, comtesse de Rosenthal; et j'ajouterai que je sais tout.

--Que savez-vous donc. Monseigneur?

--Je sais qui elle est.

--Ah!

--C'était un grand secret!

--Et comment Votre Altesse est-elle parvenue à le découvrir?

--C'est bien simple, le grand-duc me l'a révélé.

--J'aurais dû m'en douter!

--Lui seul, en effet, le pouvait, et je m'applaudis de m'être adressé directement à lui. D'abord, quand je lui ai demandé tout à l'heure quelle était la famille de la jeune comtesse, le grand-duc a mal dissimulé son embarras; alors, la position de mademoiselle de Rosenthal m'a donné à réfléchir; jeune, belle et isolée dans le monde, sans parents, sans appui, sans guide, cela m'a paru suspect. J'ai frémi en songeant à la possibilité d'une intrigue.. mais, pour détruire un injuste soupçon, le grand-duc m'a tout avoué.

--Et que décide Votre Altesse?... Après une telle confiance...

--Je ne change rien à mes projets: j'épouse.

--Comment! vous épousez?... Mais non, Votre Altesse plaisante.

--Apprenez, M. de Lipandorf, que je ne plaisante jamais. Que trouvez-vous de si étrange dans ma détermination? Feu le père du grand-duc Léopold était galant, romanesque; il a contracté dans sa vie plusieurs alliances de la main gauche; mademoiselle de Rosenthal est née d'une de ces unions. Peu m'importe l'illégitimité de sa naissance; elle est d'un sang noble, d'une race princière, voilà tout ce qu'il me faut.

--Oui, reprit Balthazard qui avait déguisé sa surprise et composé son visage avec le talent d'un homme d'état et d'un comédien consommé..., oui, je comprends à présent, et je pense comme vous: Votre Altesse a le don de ramener tout de suite les gens à son avis.

--Pour comble du bonheur, continua le prince, la mère est restée inconnue: elle n'existe plus aujourd'hui, et, de ce côté, il n'y a pas de trace de famille.

--Comme le dit Votre Altesse, c'est fort heureux. Et sans doute le grand-duc est informé de vos augustes intentions au sujet de ce mariage?

--Non; je ne lui en ai encore rien dit, non plus qu'à mademoiselle de Rosenthal. C'est vous, mon cher comte, que je charge de faire ma demande, qui, je l'espère, ne saurait rencontrer le moindre obstacle. Je vous donne le reste de la journée pour tout arranger. J'écrirai à mademoiselle de Rosenthal; je veux tenir d'elle-même l'assurance de mon bonheur, et je la prierai de venir m'apporter sa réponse ce soir, dans le pavillon du parc. Vous voyez que je me conduis en véritable amant; un rendez-vous, un entretien mystérieux.....

Mais, allez, M. de Lipandorf, ne perdez pas de temps; je veux qu'un double lien m'unisse à votre maître. Nous signerons en même temps mon contrat et le sien. À cette seule condition, je lui accorde la main de ma soeur; sinon je traiterai ce soir même avec l'envoyé de Biberick.

Un quart-d'heure après cette ouverture du prince Maximilien, Balthazard et mademoiselle Délia étaient en conférence avec le grand-duc.

Que faire? quel parti prendre? Le prince de Hanau était entêté, opiniâtre. Il ne manquerait pas de bonnes raisons pour renverser les objections et aplanir les difficultés.

Lui avouer qu'on l'avait trompé, c'était rompre pour jamais avec lui.

Mais, d'un autre côté, le laisser dans son erreur, lui faire épouser une comédienne!... c'était grave!--Et si un jour il découvrait la vérité, il y avait de quoi soulever toute la confédération germanique contre le grand-duc de Noeristhein.

«Quel est l'avis de mon premier ministre? demanda le grand-duc.

--La retraite, la fuite. Que Délia parte à l'instant; nous trouverons une explication à ce brusque départ.

--Oui, et ce soir même, comme il l'a dit, le prince Maximilien signera le contrat de mariage de sa soeur avec l'électeur de Biberick... Mon opinion, à moi, est que nous nous sommes trop avancés pour reculer. Si le prince découvre un jour la vérité, il sera le premier intéressé à la cacher. D'ailleurs, mademoiselle Délia est orpheline, elle n'a ni parents ni famille, je l'adopte, je la reconnais pour ma soeur.

--Ah! Monseigneur, que de bonté! s'écria la jeune cantatrice.

--Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas, mademoiselle? continua le grand-duc; vous êtes décidée à saisir la fortune qui se présente et à braver les conséquences d'une telle audace?

--Oui, Monseigneur.

Les femmes comprendront aisément la résolution de mademoiselle Délia. Une tête peut bien tourner devant une couronne. Le coeur se tait quelquefois en présence de ces coups du sort inattendus, splendides, enivrants. D'ailleurs, Florival, de son côté, n'était-il pas infidèle? Qui sait où pouvaient le mener les tendres scènes qu'il jouait avec la baronne Pépinster? Le prince Maximilien n'était ni jeune, ni beau, mais il offrait un trône. Sans parler des comédiennes, combien trouveriez-vous de grandes dames qui, en pareille circonstance, seraient rebelles à l'entraînement de l'ambition, et refendraient par un refus?

Balthazard s'arma vainement de toute son éloquence. Soutenue par le grand-duc, Délia accepta le rendez-vous du prince Maximilien.

--J'accepterai, dit-elle résolument; je serai princesse souveraine de Hanau. C'est un beau rêve!

--Et moi, reprit le grand-duc, j'épouserai la princesse Edwige; et ce soir même, le pauvre Pépinster, honteux et confus, repartira pour Biberick.

--Il serait bien parti sans cela, dit Balthazard... Oui, parti ce soir même, honteux, confus, désespéré; Florival enlevait sa femme.

--C'était pousser les choses un peu loin, remarqua Délia.

--Mais nous n'avons pas besoin de ce scandale, ajouta le grand-duc.

En attendant l'heure du rendez-vous, Délia, émue, rêveuse, se promenait dans les allées du parc, lorsqu'elle aperçut Florival, non moins ému, non moins rêveur, en dépit de ses idées de grandeur, elle sentit son coeur se serrer, et ce fut avec un sourire forcé qu'elle adressa au jeune homme ces paroles pleines de reproche et d'ironie:

--Bon voyage, monsieur l'aide-de-camp!

--Je vous ferai le même compliment, répondit Florival; car bientôt, sans doute, vous partirez pour la principauté de Hanau!

--Mais, oui, et comme vous le dites, ce sera bientôt.

--Vous en convenez?

--Où est le mal; L'épouse doit suivre son époux; une princesse doit régner dans ses États.

--Princesse!... comment l'entendez-vous?... Épouse!... Vous laisseriez-vous abuser par d'extravagantes promesses?...

Le doute injurieux de Florival s'effaça devant la formelle explication que Délia se plut à lui donner. Il y eut alors une scène touchante, où le jeune homme, un instant égaré, sentit renaître tout son amour, et trouva, pour exprimer ses regrets et sa passion, des paroles qui allèrent à l'âme de Délia. Les jeunes coeurs ont de ses retours soudains et puissants qui dissipent les vaines fumées de l'ambition, et qui se jouent des plus grands sacrifices.

«Vous allez voir si je vous aime, dit Florival à Délia. J'aperçois le baron Pépinster; je vais l'amener dans ce pavillon; il y a un cabinet où vous vous cacherez pour m'entendre, et puis vous déciderez, de mon sort.»

Délia entra dans le pavillon et se cacha dans le cabinet. Voici ce qu'elle entendit:

«Que me voulez-vous? monsieur le colonel, demanda le baron.

--Je veux vous parler d'une affaire qui vous intéresse, monsieur l'ambassadeur.

--Je vous écoute; mais soyez bref, je vous prie; on m'attend ailleurs.

--Moi aussi.

--Il faut que j'aille rendre au premier ministre ce projet de traité de commerce qu'il m'a remis et que je ne puis accepter.

--Et moi, il faut que j'aille au rendez-vous que me donne cette lettre.

--L'écriture de la baronne!

--Oui, baron. C'est votre femme qui a bien voulu m'écrire. Nous partons ensemble ce soir; la baronne doit m'attendre en chaise de poste à l'endroit indiqué dans cet écrit, tracé par sa blanche main.

--Et vous osez me révéler cet abominable projet de rapt?

--C'est moins généreux à moi que vous ne le pensez. Nos mesures sont prises, et j'enlève la baronne en tout bien tout honneur. Vous n'ignorez pas qu'il y a dans votre acte de mariage un vice de forme entraînant la nullité. Nous ferons casser le contrat; nous obtiendrons le divorce, et j'épouserai la baronne... Par exemple, vous aurez la bonté de me restituer sa dot, un million de florins, qui compose, je crois, toute votre fortune.

Le baron, anéanti, tomba sur un fauteuil. Il n'avait pas la force de répondre.

«Après cela, baron, continua Florival, il y aurait peut-être moyen de s'arranger. Je ne tiens pas absolument à épouser votre femme en secondes noces.

--Ah! monsieur, reprit l'ambassadeur, vous me rendez la vie!

--Oui, mais je ne vous rendrai pas la baronne sans conditions.

--Parlez, que vous faut-il?

--D'abord ce traité de commerce, que vous signerez tel que le comte de Lipandorf l'a rédigé.

--J'y consens.

--Ce n'est pas tout: vous irez au rendez-vous à ma place, vous monterez dans la chaise de poste et vous partirez avec votre femme; mais d'abord, pour ne pas manquer aux convenances diplomatiques, vous écrirez la, sur cette table, une lettre au prince Maximilien; vous lui direz que, ne pouvant accepter les conditions qu'il vous propose, vous renoncez, au nom de votre maître, à son auguste alliance.

--Mais, Monsieur songez que mes instructions...

--Soit, remplissez-les exactement; soyez bon ambassadeur et mari malheureux, ruiné, mari sans femme et sans dot... Vous ne retrouverez jamais le double trésor que vous perdez la, baron! Une jolie femme et un million de florins, on n'a pas deux fois en sa vie pareille chance. Faut-il vous faire mes adieux? Songez que la baronne attend!

--J'y vais... Donnez ce papier, cette plume, et veuillez dicter, car je suis si troublé!...

La lettre écrite et le traité signé, Florival indiqua au baron le lieu du rendez-vous.

«J'exige de vous une promesse, ajouta le jeune homme: c'est que vous vous conduirez en gentilhomme avec votre femme et que vous lui épargnerez de trop vifs reproches. Songez au vice de forme! Elle peut faire casser l'acte au profit d'un autre que moi. Les amateurs ne manquent pas.

--Qu'ai-je besoin de vous promettre? répondit le baron... Ne savez-vous pas que ma femme fait de moi tout ce qu'elle veut! Ce sera sans doute encore moi qui aurai besoin de me justifier et de lui demander pardon.»

Pépinster sortit. Délia se montra et tendit la main à Florival.

--Je suis contente de vous, dit-elle.

--La baronne n'en dira pas autant...

--Mais elle méritait bien cette leçon. A votre tour d'entrer dans ce cabinet et de m'écouter: le prince va venir.

--Je l'entends, et je me sauve.

--Charmante comtesse, dit le prince en entrant, je viens chercher mon arrêt.

--Que voulez-vous dire. Monseigneur? reprit Délia en affectant de ne pas comprendre ces paroles.

--Vous me le demandez? Le grand-duc ne vous a-t-il donc fait aucune communication de ma part.

--Non, Monseigneur.

--Ni le premier ministre?

--Non, Monseigneur.

--Est-il possible!

--Quand j'ai reçu votre lettre, j'allais moi-même vous demander un entretien secret... oui, une grâce que je voulais solliciter de vous.

--Serai-je assez heureux!... Ah! disposez de moi! toute ma puissance est à vos pieds.

--Je vous remercie, Monseigneur. Vous m'avez déjà témoigné tant de bonté, que je me suis sentie encouragée à vous prier de faire au grand-duc... à mon frère... une révélation que je n'ose lui faire moi-même... Il s'agit de lui apprendre qu'un mariage secret m'unit depuis trois mois au comte de Reinsberg.

--Grand Dieu! s'écria Maximilien en tombant sur le fauteuil où venait de siéger le baron Pépinster.

Dès qu'il eut retrouvé ses esprits et ses force», le prince se leva et répondit d'une voix faible:

«C'est bien, Madame, c'est bien!...»

Puis il quitta le pavillon.

Après avoir lu la lettre du baron Pépinster, le prince fit de sages réflexions. Ce n'était pas la faute du grand-duc si la comtesse de Rosenthal ne montait pas sur le trône de Hanau. --Il y avait empêchement de force majeure, obstacle invincible.--Le départ précipité de l'ambassadeur de Biderick était une insolence dont il fallait se venger promptement.--Du reste, le grand-duc Léopold était un homme rempli de bonne volonté, habile, énergique, parfaitement conseillé.--La princesse Edwige le trouvant de son goût et n'imaginant pas de séjour plus agréable que cette cour si bien composée d'aimable» seigneurs et de femmes charmantes.--Toutes ces raisons déterminèrent le prince, et le lendemain fut signé le contrat de mariage du grand-duc de Noeristhein avec la princesse Edwige de Hanau.

La célébration du mariage eut lieu trois jours après.

La comédie était jouée. Les acteurs avaient rempli leurs rôles avec intelligence, avec esprit, avec un noble désintéressement. Ils prirent congé du grand-duc, lui laissant une grande alliance, une femme belle et riche, un beau-frère puissant, et un traité de commerce qui devait remplir les coffres de l'État.

Leur départ fut expliqué à la grande-duchesse par des missions, des ambassades et des disgrâces. Ensuite les portes de la citadelle de Ranfrang s'ouvrirent, et les anciens courtisans, amnistiés à l'occasion du mariage, vinrent reprendre leurs emplois.

La nouvelle fortune du grand-duc était une garantie de leur dévouement.

Eugène Guinot.

Théâtres

LE CIRQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES.--*L'Assassin de Boyvin, Lucrece à Poitiers* (GYMNASE).--*Le Métier et la Quenouille* (VARIÉTÉ). *La Perle de Morlaix, les deux Malipieri* (THÉÂTRE DE LA GAÏÉTÉ).

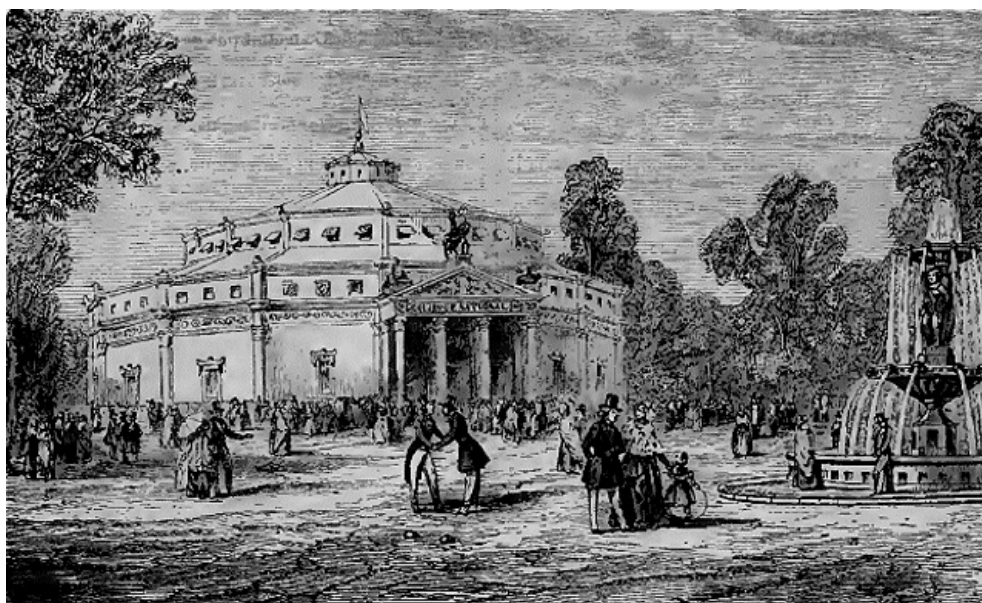
Il faut avouer que le Cirque-Olympique est le plus heureux des théâtres; rien ne lui manque: il a maison de ville et maison de campagne. Qu'appellez-vous maisons? vous insultez monseigneur; un palais et un château, s'il vous plaît.

Tandis que les autres théâtres, en petit bourgeois qu'ils sont, passent dans leur prison enfumée la saison des lilas, des primevères et des roses, son altesse le Cirque-Olympique déserte son hôtel du boulevard du Temple, au premier sourire du printemps, et s'en va, comme un prince héréditaire prendre possession de sa résidence d'été. Les Champs-Élysées reçoivent Sa Grandeur. Là, le Cirque Olympique galope à la belle étoile et donne ses fêtes équestres à l'ombre des ormeaux et des chênes.

On peut envier cette fortune et ce luxe printanier, mais qui oserait dire qu'ils ne sont pas mérités? Quel autre théâtre, autant que celui-ci, a besoin de se rafraîchir d'un peu de verdure et de feuillage? L'air, le ciel pur et les champs n'appartiennent-ils pas de droit aux vieux braves, aux vétérans couverts de cicatrices et tout blancs de la poussière des batailles? Après sa rude campagne d'hiver, après six grands mois de canonnade et de feux de file, criblé de balles, noirci de poudre, succombant sous le poids des lauriers, conquérant de l'Europe entière, le Cirque-Olympique peut bien se permettre de se donner du bon temps sous la treille et de désarmer. Il convient qu'il remette son sabre au fourreau pour reprendre haleine, qu'il ferme la porte de son arsenal et de son parc d'artillerie, et se roule nonchalamment dans les plis des drapeaux pris sur l'ennemi.

Mais ne croyez pas que le Cirque-Olympique s'endorme dans son château, comme un mol Indien dans son hamac, au souffle des brises: non; les loisirs du Cirque sont actifs et occupés; son repos est encore un combat; il ne croise plus baïonnette, cela est vrai; il ne s'élançait plus au pas de charge, il n'escalade plus les redoutes, il n'emporte plus les villes d'assaut, il n'envahit plus les territoires, il ne pourfend plus l'armée prussienne, il n'aiguise plus son sabre victorieux sur le dos des Anglais, des Espagnols, des Mamelucks et des Cosaques; mais, en vrai paladin retiré dans son donjon, il se console de la paix par l'image de la guerre, et donne des carrousels animés où sonne l'éclatante fanfare, où les chevaux piaffent et hennissent, où les escadrons s'élancent et volent à des luttes innocentes, où les étendards et les écharpes se déploient livrant au vent leurs couleurs diaprées.

A peine mai a-t-il revêtu sa robe de printemps, que le Cirque-Olympique a congédié sa vaillante armée; ses maréchaux rentrent au magasin, ses capitaines et ses lieutenants prennent un congé de semestre, ses soldats bivouaquent à la grâce de Dieu; Murat a fait charger sa cavalerie pour la dernière fois, Eugène a donné le dernier baiser filial à l'impératrice Joséphine, et le dernier feu de Bengale a illuminé l'apothéose du grand Napoléon.



Vue extérieure du Cirque National des Champs-Élysées.

Au lieu de Napoléon et de Murât, voici les écuyers; au lieu des mâles cuirassiers, des terribles dragons des invincibles fantassins, voici les escadrons féminins, l'armée imberbe et vêtue à la légère, qui livre sur le dos des chevaux, des batailles d'équilibre et d'adresse, franchit l'espace d'un bond hardi et passe à travers les cerceaux.--Cette armée aérienne reconnaît mademoiselle Caroline pour général.--Au règne de la baïonnette et du tambour succède le règne du cheval; où ses héritiers emportent au trot et au galop les admirations que l'infanterie avait gagnées au pas de charge pendant la campagne d'hiver, Et ce petit chat, cette carpe, cette anguille, cette balle élastique, qui saute, se roule, miaule, frétille, grimpe, tombe et rebondit, c'est Auriol? Auriol est la merveille du Cirque-Olympique et son enfant chéri. Non-seulement il plaît par sa vivacité charmante, par sa légèreté d'écureuil, par la souplesse de ses cabrioles et l'aisance de ses lazzi, mais il étonne par l'aplomb gracieux de ses jeux de prodigieux équilibre. Qui ne connaît pas le tour des bouteilles et le saut des chaises, ne connaît rien. Il faut voir avec quelle agilité, quelle sûreté, quelle adresse véritablement diabolique, Auriol sort victorieux de ces surprenantes entreprises. Comme il trouve un appui sur ce verre chancelant et fragile! comme il monte d'échelons en échelons sur ces chaises en pyramides, aussi léger qu'un oiseau grimpeur qui va de branche en branche! Auriol est mince et

petit, à peu près de la taille du gentil diable Asmodée; il a quelque chose de sa malice et de son rire aigre et moqueur. Je pense qu'Asmodée eût été Auriol s'il ne s'était pas cassé la jambe, ce qui l'a forcé, au lieu de cabrioler, à prendre béquille.

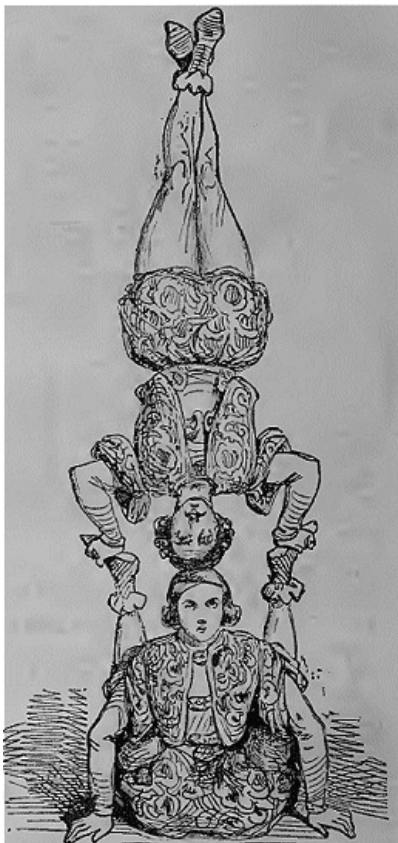


Auriol.--L'équilibre des bouteilles.



Auriol.--L'équilibre des chaises.

Les clowns sont les alliés d'Auriol, mais ne lui ressemblent pas. Les clowns font tout avec poids et gravité, ils sont sérieux même dans leurs tours les plus lestes. Le clown représente la matière pure et simple; il étale sa force musculaire dans toute sa réalité; Auriol, au contraire, la cache sous mille ruses et mille grâces charmantes. On peut comparer Auriol à la cavalerie légère, et le clown à la grosse cavalerie.



Les Clowns anglais du Cirque.

Le clown se compose exclusivement d'un bras, d'un poignet, d'une poitrine, de deux épaules et d'une tête de fer. Voyez-le, le clown porte sur sa tête un clown, son compère, crâne contre crâne, main contre main, sans que cet énorme poids de chair et d'os meurtrisse ce front de granit et fasse sourciller mon Hercule.--Mais, ô prodige! ce granit et ce fer deviennent ductiles et s'assouplissent tout à coup. Le clown se traîne et se roule à terre, et son corps n'offre plus qu'un incroyable mélange de membres mis hors de leur place et confondus. Le pied est la main, la jambe est le bras, la poitrine est le dos, la tête est... ce que vous voudrez. C'est un cours complet d'anatomie intervertie.

Ainsi le Cirque-Olympique attire la foule dans sa vaste et magnifique demeure des Champs-Élysées» par ces merveilles d'équitation et ces tours de sorcier.

Jouis des mois de printemps et d'été, vaillant Cirque, et panse tes blessures! Que les ombres des glorieux morts tombés dans tes batailles d'hiver t'accompagnent aux Champs-Élysées! Saute par-dessus les banderoles et les écharpes; fais caracoler ton coursier à loisir, comme un conquérant en semestre; lance tes quadriges à travers l'arène,

comme un cocher de César; piaffe, piétine, dans l'amble et tourne bride; dévoile le jarret de tes écuyères et trahis le mystère de leurs mollets; disloque-toi avec tes clowns; sois charmant avec ton Auriol; mais je le connais trop bien, ô mon brave! pour craindre que tu te laisses endormir à ces délices de Capoue. Dès que novembre reviendra, dès que tu verras poindre à l'horizon le traître léopard ou l'aigle à double tête; tu sonneras le boute-selle, en criant: A moi, Auvergne! voici l'ennemi; et tu laisseras là les batailles pour rire, et tu remettras le feu à tes canons, et tu te jetteras tête baissée dans les tourbillons de flamme et de fumée, et tu tailleras des croupières à l'ennemi, et tu reprendras l'édition inépuisable des bulletins de ta grande-armée, et tu recommenceras le grand tintamarre de tes innombrables victoires!

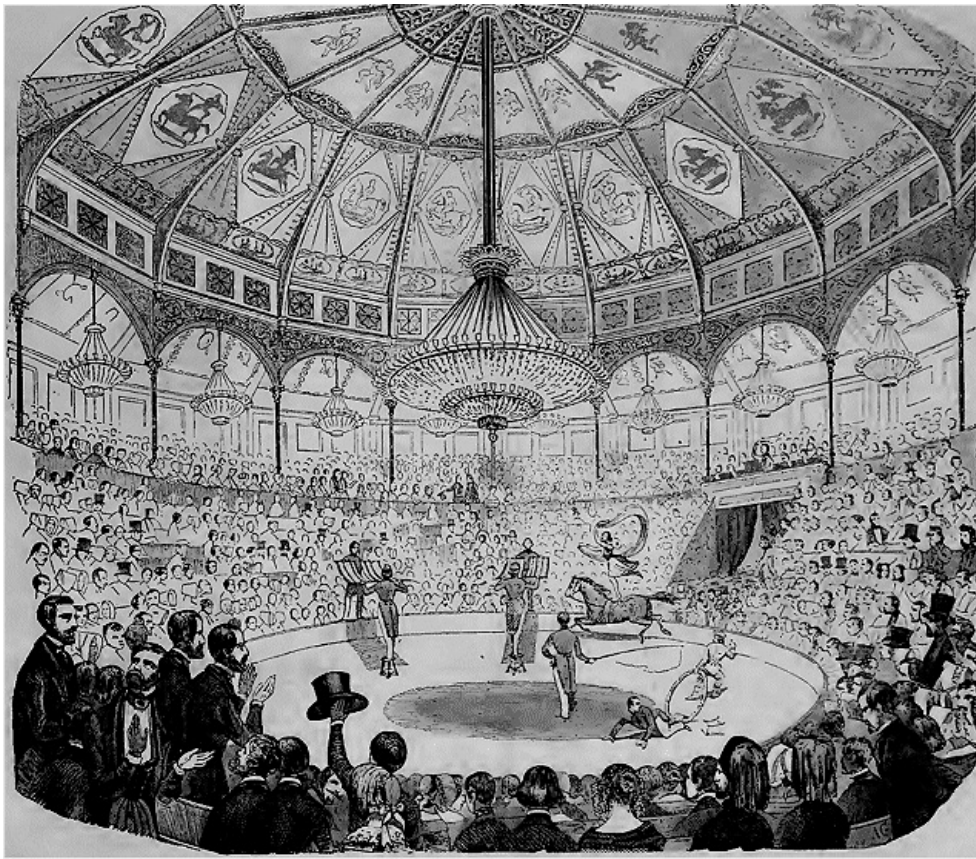
Paulo minora canamus!

Chantons des exploits et des héros moins grands! Le Gymnase nous convie, et le Gymnase n'a pas à beaucoup près les goûts belliqueux et splendides du Cirque-Olympique. Il chante dans sa petite salle ses petits couplets à la lueur de son petit lustre, et y débite sa petite prose du bout des lèvres, Mais quel aiguillon l'a piqué tout à coup? le voici d'une humeur massacrate; il s'attaque à la fois à deux ennemis dangereux et pleins de rancune; aux poètes romantiques et aux mauvais avocats. Commençons par les poètes.

Le directeur du théâtre de Poitiers est dans la plus grande tristesse; le drame romantique l'a ruiné; depuis longtemps sa salle reste déserte. En vain, pour la repeupler, il a fait un appel extraordinaire aux nains, aux géants, aux éléphants distingués, aux chiens savants, aux hercules du Nord, à l'ours de la Mer Glaciale lui-même: le public n'en veut pas; il a bien assez de la *Tour de Nesle* et de *Lucrece Borgia*.--Que faire donc? Faut-il se noyer ou se pendre? Le directeur aime mieux encore attendre, afin de mourir de douleur.

Cependant trois drames frappent à sa porte, et se proposent pour relever sa fortune et assurer son salut. Voyons, dit notre homme. Le premier psalmodie des vers baroques et rocailleux; c'est Guanhumara, la femme *Burgrave*; le second chante une musique monotone et sépulcrale: c'est l'opéra de *Charles VI*; le troisième débite des hémistiches froids et musqués: c'est Holopherne accompagné de *Judith*. O ciel! dit le pauvre directeur, qui me délivrera de ces tristes chansons et de ces tristes vers? Moi, dit une voix calme et ferme, et aussitôt une femme simplement vêtue de la robe antique se présente d'un air chaste et recueilli: c'est Lucrèce, la *Lucrece* de M. Ponsard. Elle récite ses rimes pudiques ravit d'extase toute l'assemblée. Le directeur consolé se hâte d'accueillir Lucrèce. Lucrèce est le messie qu'il attendait.--M. Ponsard, qui assistait à la représentation, a trop de sens et de goût pour accepter sans examen cette ovation exagérée; il faut aux hommes comme lui, d'un esprit juste et délicat, un encens plus finement préparé.--Maintenant, au tour des avocats! Il s'agit d'un assassin sur lequel un avocat de Moulins se rue avec fureur; cet avocat demande un client et une cause à toute force; il tient son assassin et ne le lâchera pas! Quelle plaidoirie il lui ménage! que de beaux mouvements d'éloquence! quel exorde sublime et quelle étonnante péroraison! Déjà l'avocat nous donne un échantillon de son savoir-faire; il tonne, il éclate, il débite avec emphase tous les lieux communs en usage chez les Démosthènes de sa trempe; mais, hélas! l'assassin n'était pas un assassin; c'est tout simplement un amoureux qui causait dans un bois avec sa belle; un coup de feu, venu je ne sais d'où, a mis le couple en fuite: Boyvin, honnête citoyen de Moulins qui flânait par là, reçut quelques grains de plomb, et s'écria; «Au meurtre.» Le gendarme mit naturellement la main sur le galant qui fuyait, le soupçonnant du crime. Point du tout: un chasseur visait un lapin, et Boyvin s'est trouvé là pour recevoir les éclaboussures; tel est le mystère. L'avocat a beau faire et plaider contre l'assassin prétendu, que tout à l'heure il voulait défendre, l'affaire ne va pas plus loin et se dénoue par un mariage. Voilà mon avocat sans cause; il est assez plaisant et m'a fait assez rire pour que je lui envoie le premier plaideur que je rencontrerai.

M. Alfred de Musset a publié une délicieuse petite comédie intitulée: *la Quenouille de Barberine*. Barberine est chaste femme qu'un vaurien attaque pendant l'absence de son mari; le drôle s'est vanté de la séduire en quelques heures; non-seulement la vertu de Barberine se défend honnêtement, mais elle remporte une victoire charmante au dépens de l'ennemi: enfermé, par l'adresse de Barberine, dans un tour, à triples verrous, le séducteur est obligé de filer une quenouille de lin, comme une femme, pour obtenir sa liberté.



Cirque National des Champs-Élysées.

M. Alfred de Musset a évidemment emprunté le sujet de cette aimable esquisse au joli conte de Senecé: *Filez Sur l'amour*; MM. Bayard et Dumanoir sont venus ensuite. Le vaudeville de la *quenouille et le Métier* répète Senecé et M. Alfred de Musset, mais avec beaucoup moins d'esprit, de goût et de délicatesse. La quenouille a dégénéré en passant ainsi de main en main.

Si vous visitez, le théâtre de la Gaîté, vous aurez affaire à deux mélodrames qui n'ont pas grande saveur.

Geneviève est si jolie qu'on l'appelle *la perle de Morlaix*. Mais Geneviève n'a que sa beauté; fille d'un simple matelot, elle n'a ni le bon langage ni les manières du monde; un jeune gentilhomme qui commençait à l'aimer, s'aperçoit de cette ignorance, en rougit, et délaisse la perle de Morlaix. Geneviève, cependant, a pris cette aventure au sérieux; l'amour lui donne de l'esprit, et peu à peu l'ignorante paysanne acquiert l'éducation et les talents qui lui manquaient, et ramène à elle, plus épris que jamais, l'infidèle gentilhomme qui l'épouse: le sujet a un certain charme, mais l'auteur a mal taillé sa perle.

Un Malipieri commet un crime: un autre Malipieri en est accusé. La mère des deux Malipieri connaît le criminel; mais pour sauver l'un, il faut perdre l'autre. Cruelle situation! Malheureusement la maladresse du drame a convaincu le public que ni l'un ni l'autre des deux Malipieri ne méritait d'être sauvé, le premier étant aussi coupable que le second, du crime d'ennui au premier chef.

Promenade sur les Fortifications de Paris.

Fortifier Paris, entourer de murs une ville contenant près d'un million d'habitants est, quelque opinion politique que l'on ait à ce sujet, une des entreprises les plus considérable de la puissance humaine, un des faits les plus importants de l'histoire contemporaine.

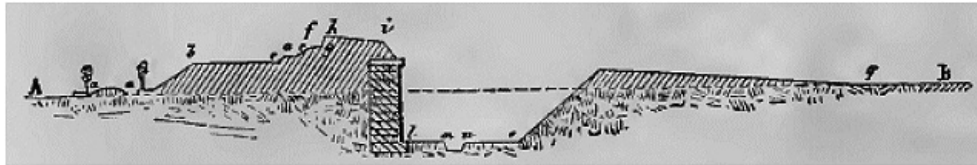
Aujourd'hui, cet immense travail est terminé en grande partie; les murs de l'enceinte sont achevés, les terrassements fort avancés; nos lecteurs voudront-ils nous suivre dans une excursion sur ces nouveaux remparts, en nous pardonnant l'aridité de quelques définitions techniques absolument nécessaires à l'intelligence du sujet, et qu'il n'est plus permis désormais à un bourgeois de Paris d'ignorer.

L'ENCEINTE.

L'enceinte de Paris est composée d'une rue militaire, d'un rempart, d'un fossé et d'un glacis.

Supposons une section faite perpendiculairement à la face de la muraille, nous aurons la figure ci-dessous.

La ligne *A B* est supposée l'élévation du terrain naturel, *aa* est la rue militaire qui règne tout autour de l'enceinte; cette rue a 5 mètres de chaussée et 2 mètres d'accotement, elle est macadamisée et pavée en certains endroits; des plantations d'arbres en feront un boulevard unique pour son étendue. L'ensemble des terrassements *abcdefghijkl* est ce qu'on appelle le rempart; on y distingue: *bc* le terre-plein; il se lie avec le terrain naturel par un talus que l'on nomme le talus intérieur, *de* et *fg* sont des gradins ou banquettes sur lesquelles se tiennent les soldats qui font la fusillade.



<i>a1 a2</i> rue militaire.	<i>k l</i> Escarpe.
<i>a b</i> Talus intérieur.	<i>m n</i> cunette
<i>b c</i> Terre-plein.	<i>o p</i> Contrescarpe.
<i>a b c f g</i> Banquette,	<i>p q</i> Glacis.
<i>h i</i> Plongée.	
<i>j k</i> Talus extérieur.]	

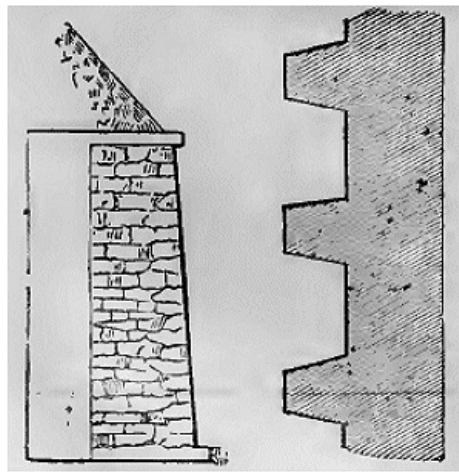
Lorsqu'on se sert d'artillerie, on met de niveau les deux banquettes, soit que l'on veuille tirer à embrasure, c'est-à-dire à travers le parapet entaillé, ou bien à barbette par-dessus la plongée.



Pièce tirant à embrasure.

Pièce tirant à barbette.

Nous venons de parler de plongée, de parapets que nous ne connaissons pas encore. Le parapet est cette masse de terre *g h i k* qui met à couvert le défenseur de la place; elle doit résister au canon; on lui donne pour cela 6 mètres d'épaisseur, Quant à la plongée, c'est l'inclinaison *h i*, elle est au 6°, c'est-à-dire que le point *i* se trouve de 1 mètre moins élevé que le point *h*. Cette inclinaison laisse un champ suffisant à l'arme du soldat. *i k* est le talus extérieur; le petit espace *k l*, la berme. Toutes ces terres sont soutenues par un revêtement en maçonnerie qui règne dans tout le développement de l'enceinte; sa hauteur est de 10 mètres, son épaisseur moyenne de 3 mètres 50 centimètres. De 5 en 5 mètres il est renforcé par des massifs de maçonnerie qui entrent de 2 mètres dans les terres du parapet, et que l'on nomme contreforts. Intérieurement, ce mur s'élève perpendiculairement à l'extérieur, il a une légère inclinaison qui lui donne plus de solidité; construit en moellons ordinaires et mortier hydraulique, il est revêtu d'un parement en meulière de 1 mètre d'épaisseur, et couronné d'une tablette en pierre de taille faisant saillie; les chaînes d'angles saillants sont aussi en pierre de taille; sur la face intérieure! un enduit le défend de l'humidité, et une chape en mastic bitumeux le préserve des filtrations de la pluie.

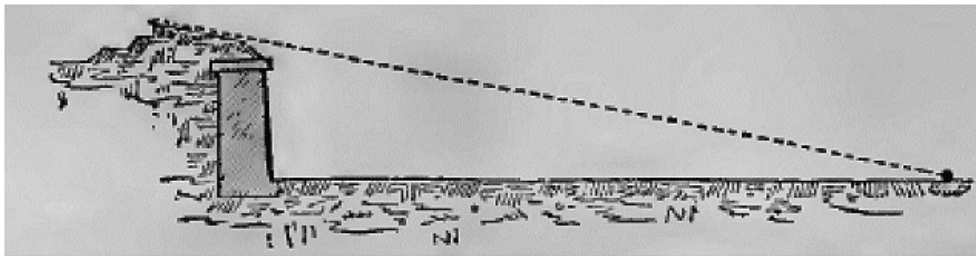


La ligne formée par la tablette, s'appelle la *magistrale*; la face extérieure du revêtement, l'*escarpe*.

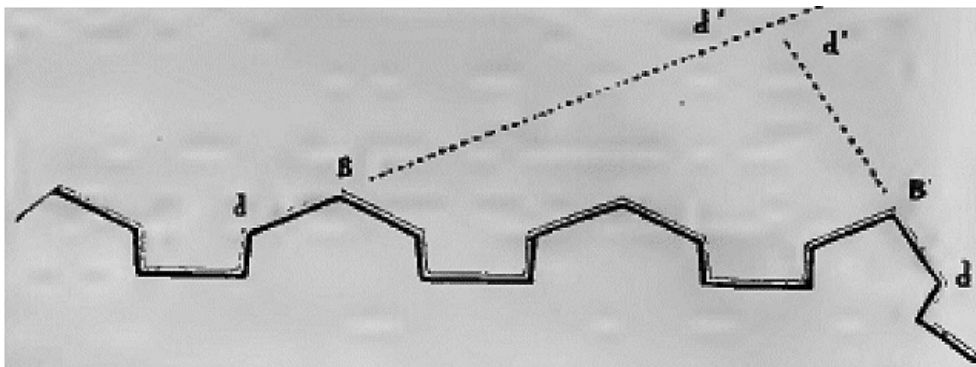
Le fossé a 15 mètres de largeur; au milieu se trouve un autre petit fossé de 1 mètre 50 centimètres de largeur et de profondeur, qui sert à l'écoulement des eaux; c'est la *cunette*.

Par opposition à l'*escarpe*, l'autre paroi du fossé se nomme la *contrescarpe*; on a jugé inutile de la revêtir en maçonnerie, on a donc formé un talus à 45°.

En avant du fossé, le terrain est disposé de manière à couvrir les maçonneries de l'*escarpe*, à laquelle on pourrait, sans cette précaution, faire brèche de loin; et de telle sorte qu'un homme ne puisse s'y présenter sans être parfaitement vu des soldats placés derrière le parapet. Ce terrassement extérieur forme le *glacis* de la place.



Mais pourquoi ce rempart, au lieu de suivre une ligne continue, se trouve-t-il ainsi brisé systématiquement? Cette brisure est commandée par la nécessité de pouvoir du haut des murs en surveiller le pied dans toute son étendue. On conçoit, en effet, que du haut d'une muraille qui n'aurait ni rentrants ni saillants, le défenseur ne pourrait atteindre l'assiégeant qui aurait dépassé le point extrême de la plongée de ses projectiles, en sorte que celui-ci se trouvant à l'abri précisément contre le rempart même, pourrait facilement l'attaquer par la mine ou par tout autre moyen, et même planter des échelles, et monter à couvert jusqu'au près de son ennemi avec tout l'avantage de l'impétuosité de l'attaque. Ces abris où les feux de la défense ne peuvent atteindre l'attaque, s'appellent des *angles morts*. Mais quand, par une habile disposition, une portion de fortification est vue par une autre de manière à ce qu'on ne puisse en approcher impunément, on dit que la seconde est *flanquée* par la première. C'est à éviter les angles morts et à se procurer de bons flanquements que consiste en partie la science de l'ingénieur.



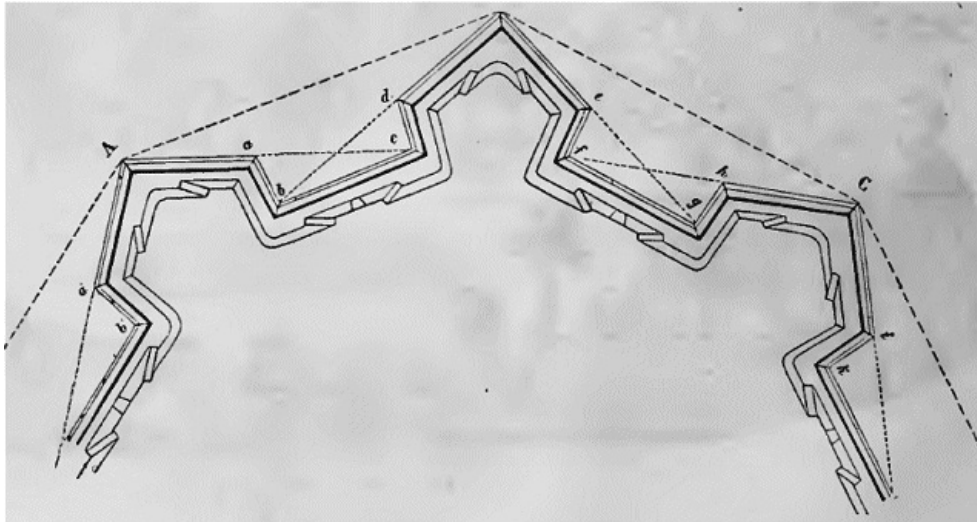
Si donc le polygone A B C D était à fortifier, au lieu d'élever un rempart sur les lignes primitives AB, BC, CD, on lui ferait suivre le contour *Aa, ab, bc, cd, dB*, etc. L'ensemble des lignes *Aa, ab, bc, cd, dB* est ce qu'on appelle un *front* de

fortification. Elles doivent remplir les confions suivantes:

$A b$ doit parfaitement flanquer les lignes Bd , dc et une partie de bc ; et réciproquement, dc doit flanquer Aa , ab et la partie de bc qui ne l'est pas par ab . De cette manière, le front entier n'offrira aucun angle mort à l'assaillant.

Une enceinte se composera d'une suite de fronts, et présentera ainsi une série de parties saillantes $b'a'Aab$, $cdBef$ et reliées entre elles par les lignes bc , fh . Ces parties saillantes s'appellent des bastions; ces lignes, des courtines.

Le bastion est la partie la moins couverte de la fortification; c'est sur lui que se dirigeront les efforts de l'attaque. La courtine sera, au contraire, la partie la plus abritée; c'est sur elle que passeront les routes, que s'ouvriront les portes de la ville.



C'est sur les flancs que repose la sûreté de l'enceinte; les faces donnent des feux dans la campagne; pour éteindre ces feux, l'ennemi est obligé d'établir des batteries dans le prolongement même des flancs, afin de faire ricocher ses projectiles sur les pièces placées le long de ces faces. L'on voit de suite que plus l'angle du bastion sera obtus, plus il sera difficile d'en ricocher les faces; car il faudra d'autant plus reculer les batteries à ricochet pour les mettre hors de la portée des feux des bastions voisins. Aussi est-ce un axiome en fortification, qu'une suite de fronts en ligne droite est inattaquable. Nous nous sommes étendus sur ce principe, parce que c'est justement lui qui fait la force de l'enceinte de Paris, dont presque tous les fronts se développent suivant une ligne droite.

Les dimensions d'un front ne sont pas arbitraires. Pour que le point c flanque le saillant A du bastion, il ne faut pas que cette distance dépasse la portée des armes à feu. Si l'on prenait pour base la portée du canon, à la fin du siège, quand l'ennemi qui a fait brèche à côté du point A donne l'assaut, l'assiégé, dont toute l'artillerie a été démontée, n'aurait pour se défendre qu'un feu de mousqueterie impuissant. Si, au contraire, on se basait sur le fusil de munition, dont le tir à six cents mètres n'a plus de certitude, on aurait des courtines trop courtes, des bastions trop rapprochés, et la dépense s'augmenterait considérablement sans avantage. La base adoptée est la portée du fusil de rempart, gros fusil qui se tire avec un appui. Le support est un piquet que l'on fiche dans la plongée du parapet; dans sa tête est creusé un trou cylindrique pour recevoir le pivot du fusil. Ce fusil se charge par la culasse; son tir est exact de deux cents à six cents mètres; la balle peut ricocher jusqu'au double de cette dernière distance. On a donc donné à CA la longueur de deux cent cinquante mètres; cA s'appelle la ligne de défense. On comprend comment on peut déduire de la longueur de la ligne de défense et de la hauteur du parapet la grandeur des autres parties du front.

Nous pouvons maintenant faire le tour de l'enceinte sans rien rencontrer dont nous ne sachions le nom, la cause, l'effet.

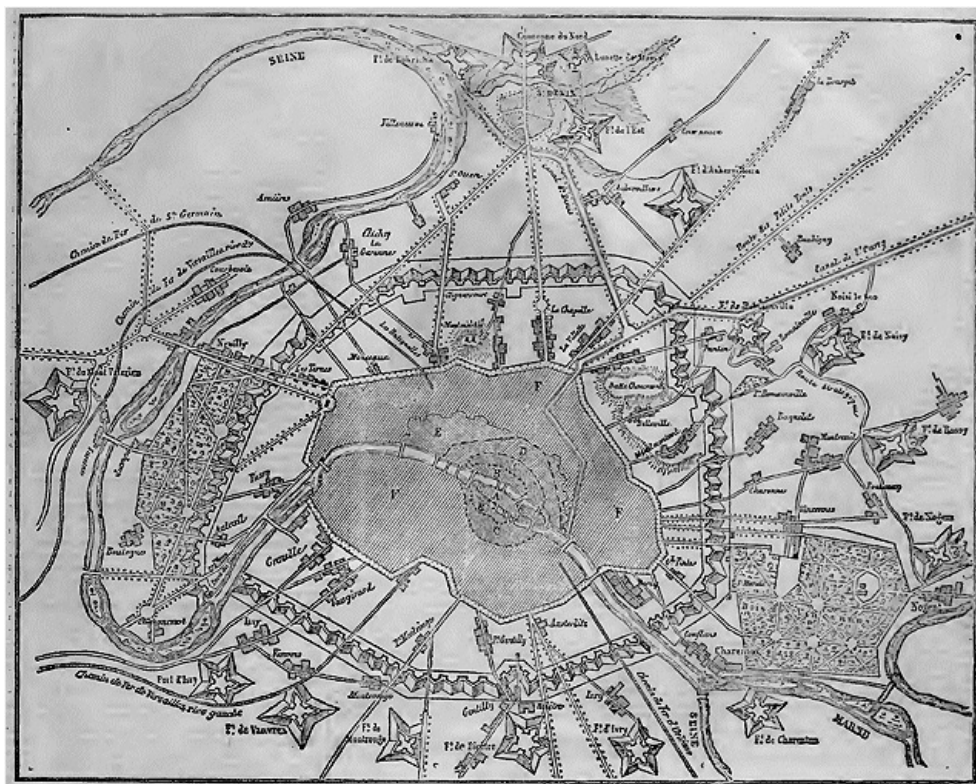
Quels sont les points occupés par cette enceinte. Elle n'a pas moins de quatre-vingt-quatorze fronts; pour se faire une idée d'un pareil développement, qu'il suffise de savoir qu'à Metz, une des plus fortes places de France, il ne s'en trouve que vingt.

Sur la rive gauche on compte vingt-six bastions; l'enceinte commence à l'extrémité occidentale du parc de Bercy, s'étend en ligne droite jusqu'à Gentilly; là elle se contourne en une espèce de fer à cheval, puis reprend une direction rectiligne jusqu'à Montrouge, fait un coude et va tout droit ensuite

aboutir à la Seine, en face le milieu du Point-du-Jour, après avoir ainsi enfermé Austerlitz, le Petit-Gentilly, le Petit-Montrouge, Vaugirard et Grenelle.

A mille mètres environ, plus en aval, reprend l'enceinte de la rive droite. Après avoir entouré le Point-du-Jour, elle longe le bois de Boulogne jusqu'à Sablonville, forme un rentrant à la porte Maillot; puis, donnant passage au chemin de la Révolte, s'infléchit jusqu'au milieu de l'angle formé par l'avenue de Clichy et l'avenue de Saint-Ourcq. A ce point elle se dirige en ligne droite jusqu'au canal Saint-Denis; là elle tourne au sud-est. Arrivée au canal de l'Ourcq, elle court du nord au sud; aux prés Saint-Servais, deux de ses fronts reprennent la direction de l'ouest à l'est, mais elle la quitte à la hauteur de Romainville pour descendre en ligne droite jusqu'à Saint Mandé; alors elle fait un coude et va finir à la Seine, juste en face du pont où commence l'enceinte de la rive gauche.

La rive droite possède soixante-huit fronts qui enveloppent le Point-du-Jour, Auteuil, Passy, les Ternes, les Batignolles, Montmartre, la Chapelle, la Villette, Belleville, Ménilmontant, la Grande-Pinte et Bercy.



Cette enceinte laisse un passage à toutes les routes existantes, et l'on n'en compte pas moins de trente-cinq; en ces différents points le fossé est interrompu ainsi que le rempart. On a jugé inutile de construire des portes de ville. En cas de guerre, on ferait bien facilement les travaux nécessaires pour mettre ces trouées à l'abri de toute attaque. C'est dans cette prévision que le Gouvernement a fait l'acquisition d'une bande de terrain de 100 mètres de large et 250 de long, à droite et à gauche de chacune d'elles. D'autres emplacements marqués *a* sur le plan, ont aussi été achetés pour la formation des établissements militaires nécessaire au service de la place. Enfin, sur une zone de 250 mètres en avant la crête des glacis, il est défendu d'élever aucune construction. Si l'on compare cette enceinte aux anciennes murailles fortifiées qui ont entouré Paris; à la Cité (A) qui soutint contre les Normands le fameux siège de 885; à l'enceinte de Louis-le-Gros, en 1134 (B); à celles de Philippe-Auguste (C) en 1208, de Marcel (D) en 1356, de Louis XIII (E) en 1630, on est effrayé de trouver un pareil accroissement, et cependant l'esprit entrevoit sans peine l'époque où la ville ira toucher ces nouveaux remparts. A eux seuls ils offrent une défense très respectable; mais leur force est presque doublée par un système de forts qui forment comme une première enceinte dont ils ne seraient que le réduit.

(La suite à un prochain numéro.)

Revue algérienne.

Les opérations militaires ont continué à être dirigées avec une énergie

activité et d'incontestables succès, dans les diverses provinces de l'Algérie, pendant les mois de mars, d'avril et de mai. Partout nos colonnes ont pris une offensive hardie; partout la guerre a été poussée à fond, en vue d'amener l'entière soumission des Arabes et de préparer les voies à la colonisation, qui seule, après la conquête peut nous maintenir en possession du territoire soumis à nos armes. Depuis deux années des résultats très satisfaisants avaient été obtenus; depuis trois mois ils ont été plus décisifs encore; et, sans se bercer d'illusions chimériques, il est permis maintenant d'entrevoir et d'espérer le terme de la lutte soutenue avec une si constante et, il faut le reconnaître, une si admirable opiniâtreté par notre persévérant ennemi, Abd-el-Kader.

Il y a deux années, en 1841, l'émir, après avoir tiré la nation arabe d'un sommeil de trois siècles, dominait sur la presque totalité des provinces d'Oran et de Titteri; il poussait des incursions incessantes jusque dans les environs d'Alger. Son gouvernement était complètement organisé: il battait monnaie; ses khalifahs levaient régulièrement en son nom les impôts; il disposait d'un corps de troupes régulières, véritable armée permanente organisée à l'européenne, recrutée de transfuges étrangers et s'élevant déjà à cinq ou six mille hommes. Maître des deux villes importantes de Mascara et de Tiemcen, il s'était créé, hors de notre portée immédiate, des postes de guerre, Saida, Tagdemt, Boghar, Thaza, contenant des dépôts et même des fabriques d'armes. Il avait mis en culture de vastes et fertiles domaines appartenant autrefois au beylik turc, et en tirait d'abondantes ressources: enfin, à son ordre, quinze à vingt mille cavaliers pouvaient être réunis contre nous sur un point donné.

Voici maintenant ce qui a été fait en deux ans par notre vaillante armée. Dès les premiers jours de mai 1841, les réguliers et volontaires de l'émir étaient battus et dispersés près de Milianah. Peu de temps après, il avait perdu sa petite armée permanente, et, avec elle, Boghar, détruit le 23 mai, Tagdemt le 25, Thaza le 26, et Saida au mois d'octobre suivant. Mascara, Tiemcen, étaient occupés par des garnisons françaises. Abd-el-Kader n'avait plus ni ses terres domaniales, ni ses moyens d'impôt et de recrutement; ses réguliers étaient à peu près anéantis, ses 20,000 volontaires réduits à 2 ou 3,000, et les terribles Madjouths, ces pirates de la Métidjah, incorporée dans nos auxiliaires indigènes. Les garnisons de Médéah et de Milianah, jusqu'alors en quelque sorte captives, agissaient au loin. Une grande partie des tribus de la province d'Oran nous amenait le cheval de la soumission. Aujourd'hui les khalifahs, revêtus par nous du burnous d'investiture, y exercent, au nom de la France, leur autorité; 9 à 10,000 cavaliers et fantassins, nos plus acharnés ennemis autrefois, servent et combattent dans nos rangs, et la guerre, qui sévissait jusqu'aux portes d'Alger, est à trente ou quarante lieues de notre capitale africaine.

Malgré tant de pertes et de défections, Abd-el-Kader semble avoir puisé, dans ses revers mêmes, une nouvelle énergie. Loin d'abattre son courage, l'adversité l'a plutôt encore grandi, et à mesure même que ses ressources s'épuisent, son génie infatigable se multiplie pour en créer de nouvelles. A sa voix, des tribus ont transporté leurs tentes dans les montagnes. Amoindri comme chef militaire, frappé dans les deux nerfs de la guerre, l'impôt et le recrutement, l'émir est toujours respecté et redouté comme grand marabout, et les khalifahs qu'il avait nommés lui sont tous demeurés fidèles. Dans ces derniers mois cependant, sa puissance a été plus fortement ébranlée que jamais et le succès de nos armes lui a porté des coups dont elle aura grand-peine à se relever.

L'année 1843 avait vu reparaître Abd-el-Kader plutôt en partisan qu'en émir (V. *Illustration*, N° 3, p. 37). La terreur qu'il exerce, au nom du Coran, sur les tribus auxquelles l'honneur fait un devoir de combattre et de mourir pour leur religion, et les intelligences secrètes qu'il entretient avec certains hommes puissants expliquent l'empire qu'il a conservé. Le mouvement occasionné en février dernier, par sa présence dans les environs de Cherchel, ayant gagné les montagnes de l'Ouest, notre armée s'est mise en marche pour châtier et maîtriser ces soulèvements; car elle a, depuis que notre occupation s'est étendue sur une grande partie du pays, deux rôles à jouer: celui de l'offensive et celui de la protection.

Dans ce double but ont dû être créés quatre nouveaux établissements militaires, destinés à garantir les succès obtenus et à favoriser en même temps la conquête du territoire encore insoumis entre le Chélif, la Mina et le désert, théâtre des hostilités entretenues par Abd-el-Kader et ses deux khalifahs, El-Berkani et Sidi Embarrek. Ces postes sont Ténès, El-Esnam, sur le Chélif central (ce camp a, par décision du ministre de la Guerre, du 16 mai, reçu le nom d'Orléans-Ville); Tiaret, au nord-est de Tagdemt et tout près du revers sud de la chaîne de l'Ouarensenis, et Teniet-el-Had, au revers sud de l'est de la même chaîne.

L'occupation définitive de Ténès, où a été installé sur la côte un poste-magasin,

et la formation des camps d'El-Esnam et de Tiaret, ont eu lieu vers la fin d'avril.

Pendant que la province d'Alger jouissait d'une tranquillité qu'aucun événement sérieux n'est venu troubler, et qu'elle voyait se poursuivre paisiblement l'oeuvre de la colonisation, par la création des nouveaux villages, Saint-Ferdinand Sainte-Amélie, comme par le développement des anciens Drariah, Douera, etc., les khalifahs d'Abd-el-Kader, El-Berkani, et Sidi Embarrek, reparaissaient dans les montagnes à l'ouest de Cherchel et au nord de Milianah, et ravivaient l'insurrection dans la province de Titteri. Du 31 mars au 20 avril, nos colonnes, au nombre de sept, ont sillonné de nouveau dans tous les sens le territoire des Beni-Menasser et des autres tribus voisines, dont la résistance est favorisée par l'excessive aspérité du territoire. Elles ont fait un mal immense aux Beni-Kerrahs, aux Beni-Denys, Thectas, Bou-Melek et enlevé plusieurs kaïds nommés par l'émir. Nos auxiliaires indigènes nous ont prêté la plus utile assistance: notre kalifah, Sidi M'Barek, a saisi sur les tribus fugitives 600 prisonniers et 2,000 têtes de bétail; le Kaïd des Righa, près Milianah, a fait l'avant-garde de nos colonnes avec 200 de ses kabaïles. Ainsi nos alliés se compromettent de plus en plus au service de notre cause et préparent notre domination générale sur l'Algérie.

La division de Mostaganem, aux ordres du général Gentil, fouillait vers la même époque, les montagnes des Beni-Zéroual et le 20 mars elle enlevait de vive force le marabout de Sidi; Lekkal, chez les Ouled-Khrelouf, tuait à l'ennemi 300 hommes et faisait 712 prisonniers.

L'armée ouvrait en même temps la route de Blidah au Chélif, ouvrage considérable qui lui fait le plus grand honneur. Les travaux de terrassement, y compris l'embranchement de Milianah, n'ont pas moins de 80,000 mètres.



Le lieutenant-général Changarnier.

d'Oran, entre le désert d'Angad et le littoral de la Méditerranée, et spécialement placées, du temps des Turcs, sous la domination des Douairs et des Zmélas). La puissante tribu des Hachems-Gharabas, berceau de la famille de l'émir, s'était soumise et continuait à cultiver la fertile plaine d'Eghrès. Grâce à son audacieux mouvement, Abd-el-Kader détermine cette tribu à la défection et l'emmène tout entière à sa suite. De sévères châtimens et sa ruine presque complète la feront bientôt repentir de sa fatale résolution.

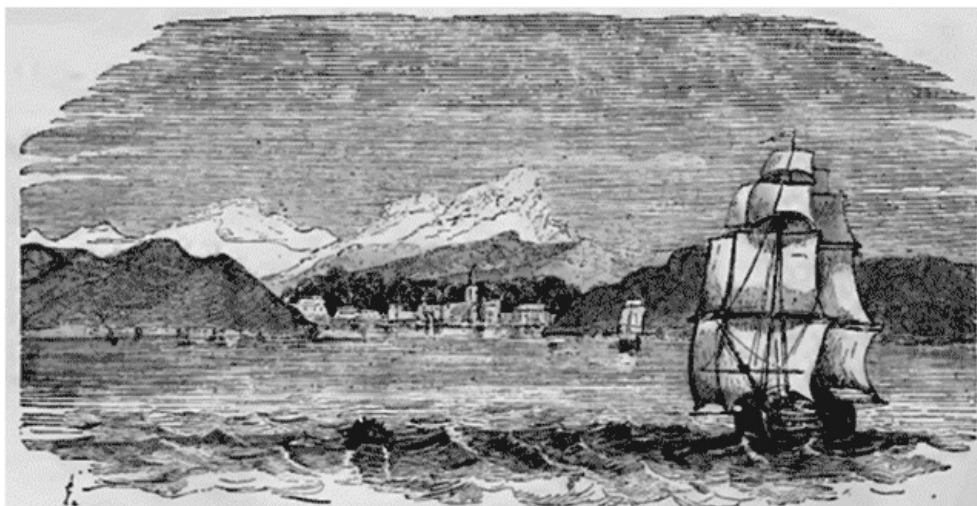
Note 1: En 1836, M. Changarnier était chef de bataillon au 2^e léger. Le 21 novembre, lorsque commença le mouvement de retraite, le bataillon d'arrière-garde qu'il commandait fut enveloppé et serré de si près, qu'il eut à peine le temps de faire former le carré pour arrêter la cavalerie qui le débordait. Dans ce moment difficile, où les grandes âmes révèlent leur puissance, le commandant Changarnier, pour exciter l'ardeur de sa troupe, l'exhorta par des paroles qui vont au coeur du soldat, et traversa, en les refoulant, ces ennemis prêts à le frapper comme une victime dévouée au fatal yatagan. Cette action d'éclat lui valut les applaudissemens de l'armée, dont il contribua ainsi à assurer le salut. Depuis, M. Changarnier s'est montré un de nos plus habiles capitaines dans la guerre d'Afrique, et chacun de ses grades a été acheté par quelque brillant fait d'armes.

Cette diversion ne détourne pas un instant le général La Moricière de l'accomplissement de son projet. Le 23 avril, il occupe Tiaret, fait commencer

Un colonne part de Médéah, le 16 avril, sous les ordres du duc d'Aumale, pour pacifier les Adaoura. Les Rhamans, liés aux tribus fidèles à Abd-el-Kader, dans le sud de Thaza, et établis près du lac de Keïsaria (10 lieues sud-est de Boghar), sont surpris de nuit et perdent 12,000 moutons et 500 chameaux.

Dès le 6 avril, le lieutenant-général La Moricière est sorti de Mascara avec sa division, et va reconnaître la meilleure direction à prendre pour gagner Tiaret, sur la limite du désert, à travers la montagne de Tagdemt. Abd-el-Kader, mettant aussitôt son éloignement à profit, traverse Frendah à la tête de 2,000 cavaliers, et se porte de l'Ouarensis sur Mascara par le sud de la Iacoubia (on appelle du nom de Iacoubia l'ensemble des tribus établies, dans la province

immédiatement les travaux d'installation, y laisse une garnison de 900 hommes, avec 70,000 rations et 66,000 cartouches, et se met à la poursuite d'Abd-el-Kader. Celui-ci, en effet, avec ses 2,000 chevaux, et plus encore ses lettres et ses intrigues, a réussi à produire une assez grande fermentation sur la frontière du sud. Les populations, effrayées, demandent simultanément des secours au colonel Tempoure, à Tlemcen; au général Bedeau, chez les Djafras; au colonel Géry, qui manoeuvre en avant de Mascara; enfin au général La Moricière, qui, après avoir jeté les bases de l'établissement de Tiaret, s'est porté du côté de FrenDAH pour couvrir les Shamas. Le général Mustapha-ben-Ismaïl, parti d'Oran, vient le rejoindre à la tête de son goum (corps de cavalerie; en arabe, *drapeau*) des Douairs et des Zmélas. Le 2 mai, le colonel Géry atteint la queue d'une colonne émigrante, et les troupes de l'émir sont culbutées par les Shamas soutenus par le général La Moricière. Le 8, le général Bedeau entre sur le territoire des Djafras. Zeïtouni-Ould-bou-Chareb, institué par Abd-el-Kader khalifahs de ce territoire, essaie vainement de lui résister; le 13 il est fait prisonnier.



Vue de Collo, près Constantine

Note 2: Collo, ou le Colo (en arabe Colla), que les indigènes appellent aussi Coul ou Coullou, est une bourgade de 2,000 âmes, située au bord de la mer, près d'un mouillage où les bâtiments sont à l'abri de» vents du nord-ouest, extrêmement dangereux sur cette côte Il est à 120 kilomètres de Bougie, à 60 de Djidjelij, à 100 de Bone, à 40 de Philippeville, vers l'extrémité nord-ouest du golfe de Stora, et à environ 90 kilomètres nord de Constantine, il est bâti au pied d'une montagne, sur les ruines d'une ville plus considérable, que les Romains avaient entourée de murailles, et dont l'enceinte, anciennement détruite par des Goths, n'a jamais été relevée. Ce bourg est défendu par un mauvais château, où les Turcs entretenaient d'ordinaire une petite garnison commandée par un aga. Collo a été occupé le 11 avril 1843 par les troupes françaises, sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers.

Dans la province de Constantine, les opérations dirigées au mois de mars contre les montagnards de l'Edough par le général Baraguay-d'Hilliers ont été couronnées de succès. Les population kabaïles, refoulées dans les gorges d'Akeïcha, se rendent à discrétion, après avoir essuyé des pertes immenses. Le chef et l'instigateur de l'insurrection, le marabout Sy-Zeghdoud, surpris et tué dans le combat. Sa mort rend la sécurité à nos grandes communications dans la province. Au commencement d'avril, une colonne française va châtier les Ouled-Sebah, à plus de vingt lieues de Constantine, tandis que notre cheikh el Arab, Ben-Ganah, avec ses seules forces indigènes, bat le khalifah d'Abd-el-Kader à Biscara, et lui fait perdre 100 chevaux. Le 11 avril, un corps expéditionnaire occupe Collo. Parti de cette ville le 14, sur trois colonnes, il rencontre une résistance très vive de la part des Kabaïles et soutient contre eux, notamment sur Dar-el-Outa, de rudes et pénibles combats. Les villages ennemis sont dévastés et des forêts entières incendiées et détruites, nécessité cruelle que commandent peut-être les exigences de la guerre, mais que ne sauraient trop déplorer l'humanité et la civilisation!

De son côté, le général Bugeaud se dirige de Milianah, le 23 avril sur El-Esnam, où il arrive le 26, en même temps que le général Gentil, venu de Mostaganem. Le nouveau camp est tracé, le 27, sur l'emplacement des ruines romaines destinées à être bientôt transformées en une ville importante. Le 28, commencent les travaux de la route de communication avec Ténès et la mer; ils sont inquiétés par Ben-Kossili, agha d'Abd-el-Kader dans le Dahra (nord, portion de la province d'Oran comprise entre le Chélif et la mer). Le général Bourjolly et notre khalifah, Ben-Abdallah le mettent en fuite. A l'entrée d'un défilé d'une lieue, nos troupes rencontrent un terrain horriblement accidenté et des difficultés presque insurmontables. Il fallait pratiquer la route carrossable à travers des roches calcaires que sillonnait péniblement un étroit sentier. La

pioche et la pelle ne pouvaient plus être utilisées; c'était le pétard et le pic à roc. On jugea que quinze jours au moins étaient nécessaires pour ouvrir un passage à nos chariots; mais les troupes y mirent tant d'ardeur, qu'au septième jour le convoi parvint au port de Ténès.

Après avoir installé le camp d'El-Esnam, dont le commandement est confié au colonel Cavegnac, le gouverneur-général attaque, le 11 mai, les Seghia, qui menaçaient les côtés de la roule rendue praticable, et dominant l'ouest du Dahra. Le 12, le gros de la tribu est atteint par l'avant-garde aux ordres du colonel Péliissier: 2,000 prisonniers tombent en notre pouvoir, avec 10 à 12,000 têtes de bétail, 4 à 500 juments ou poulains, etc. Cet événement entraîne la soumission de toutes les tribus du territoire de Ténès jusqu'à l'embouchure du Chélif, et le poste d'El-Esnam en assure la durée.

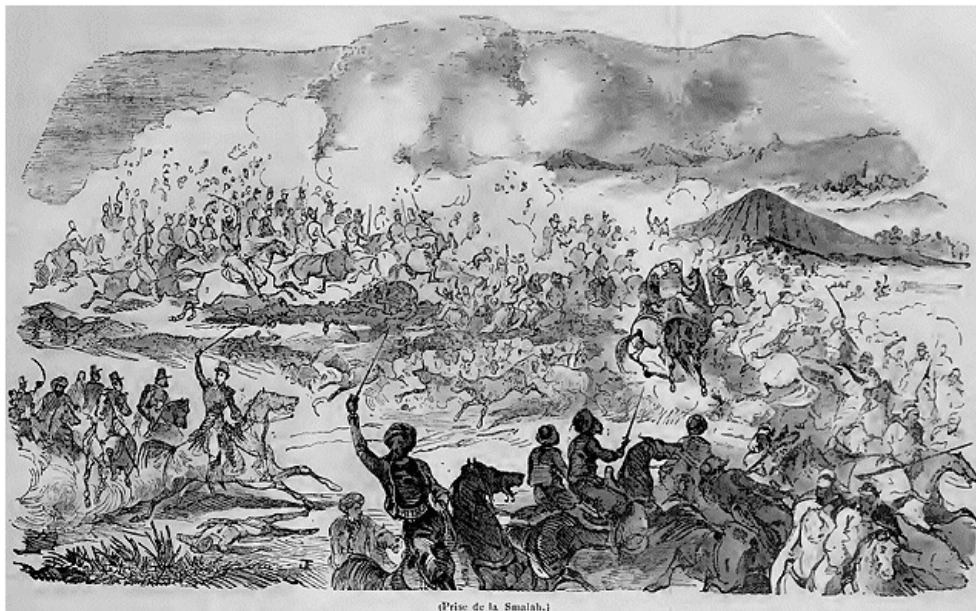
Tout annonce que nos deux établissements deviendront très promptement des points importants de commerce. Déjà le 16 mai il y avait à Ténès 243 industriels ou commerçants en tout genre, qui demandaient des concessions pour s'y établir; 87 étaient déjà pourvus et construisaient leurs baraques; il régnait une grande abondance de toutes choses, et ce qui le prouve, c'est que la douane avait fait 1,500 francs de recette.

Le 14 mai, le général Gentil a fait une forte razzia sur des fractions rebelles des Flitas: 51 cavaliers du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, auxquels 60 sont venus se réunir un peu plus tard, ont soutenu longtemps les efforts de 3 ou 400 cavaliers réguliers et de 1,000 à 1,200 chevaux des tribus. Les chasseurs ne pouvant plus combattre comme cavalerie, se sont réfugiés sur une butte où se trouvent le marabout de Sidi-Rachet et un cimetière. Ils ont mis pied à terre, ont entouré leurs chevaux, et, couchés à plat-ventre, pour ne pas être tous tués par un feu très supérieur, ils ne se relevaient que pour repousser les cavaliers réguliers et les gens des tribus qui avaient également mis pied à terre pour les enlever. Ils ont ainsi rendu vaines les attaques répétées de cette multitude; et quand, après plus de deux heures de résistance, ils ont été délivrés par un bataillon du 32e, il y avait 14 chasseurs tués, 32 blessés, et 37 chevaux avaient péri sous les balles; les environs du marabout étaient jonchés de cadavres ennemis.

Après avoir fait commencer rétablissement de Teniet-el-Had, et dirigé quelques courtes et heureuses opérations dans le Dahra, le général Changarnier, avec des troupes retirées de Cherchel, a envahi les tribus qui habitent la chaîne de l'Ouarensenis. Le 18 mai, il a refoulé une nombreuse population sur le grand pic est. Nos soldats voulaient enlever d'assaut cette forteresse naturelle, formée de rochers se dressant perpendiculairement à une hauteur qui varie de 100 à 200 mètres; mais les Kabaïles font rouler sur eux des pierres dont l'effet eût été plus meurtrier que la fusillade. Le général Changarnier retient leur élan, et se borne à faire occuper toutes les issues, présumant bien que le défaut de subsistances pour eux et leurs troupeaux ferait capituler les Kabaïles. En effet, le 19 au matin, les pourparlers commencèrent. Le 20, à deux heures après midi, sur les deux grands côtés de la montagne, on vit descendre de longues files d'habitants et de troupeaux. Tous les hommes pourvus, pour la plupart, d'une abondante provision de cartouches, furent désarmés. A la fin de la jour née, le général Changarnier avait en son pouvoir 2,000 prisonniers, 800 boeufs, 8,000 moutons et 150 bêtes de somme. Ce succès fut chèrement acheté par la mort du colonel d'Illens, du 58e de ligne.

Mais de toutes ces opérations habilement conduites et exécutées dans ces derniers mois, la plus importante est celle qui a fait tomber entre les mains de M. le duc d'Aumale la Smalah d'Abd-el-Kader.

Depuis deux ans, l'émir et les principaux personnages attachés à sa fortune, avaient réuni leurs familles et leurs biens sur la frontière du désert. Cette réunion, évaluée à environ 12 à 15,000 personnes, comprenait ce qu'on appelle la smalah. Essentiellement ambulante, elle s'enfonça dans le Shara (désert), revenait dans le Tell (terres cultivées), ou se jetait sur les côtés, suivant les vicissitudes de la guerre. Abd-el-Kader avait été très attentif à la pourvoir des chameaux et des mulets nécessaires pour transporter les effets, les malades, les vieillards, les enfants et les femmes de distinction. L'émir attachait un grand prix à la soustraire à notre atteinte, et la plus grande partie de l'infanterie régulière qui lui reste était affectée à la garde de ces précieuses richesses.



Prise de la Smalah.

Le 10 mai, M. le duc d'Aumale chargé par le gouverneur-général de poursuivre la smalah et de s'en emparer, s'avance dans le sud de l'Ouarensis, avec 1,300 baïonnettes, 600 chevaux, vingt jours de vivres, après avoir laissé un dépôt d'approvisionnement dans les ruines du fort de ce nom. Le 14, le petit village de Goudjilah, à 53 lieues de Boghar, est cerné et occupé. Là on apprend que la smalah est à 11 lieues au sud-ouest, à Ouessek-ou-Rekai. À la suite de plusieurs marches et contre-marches, à travers des plaines immenses sans eau, et après une course de 20 lieues en vingt-cinq heures, l'avant-garde de la colonne, composée seulement de 500 chevaux, découvre, le 10, à onze heures du matin, la smalah tout entière (environ 300«Douars) établie sur la source de Taguin, à 30 lieues de Boghar. À l'instant même ce corps si inférieur en nombre à ses adversaires, se lance au galop, sur les pas du duc d'Aumale, du colonel de spahis Jusuf, et du lieutenant-colonel Morris, et culbute tout ce qu'il rencontre sur son passage, au milieu de cette ville de tentes qui couvraient une demi-lieue de surface. Deux heures après, tout ce qui pouvait fuir était en déroute dans plusieurs directions. 3,600 prisonniers, dont environ 300 personnages de marque, les fantassins réguliers tués ou dispersés, quatre drapeaux, un canon, deux affûts, les tentes de l'émir, son trésor, sa correspondance, la famille de ses principaux lieutenants, un butin immense, tels sont les trophées de cette mémorable journée, L'une des plus glorieuses pour nos armes en Algérie.



Mort du général Mustapha-ben-Ismaïl.--Voir son portrait page 121.

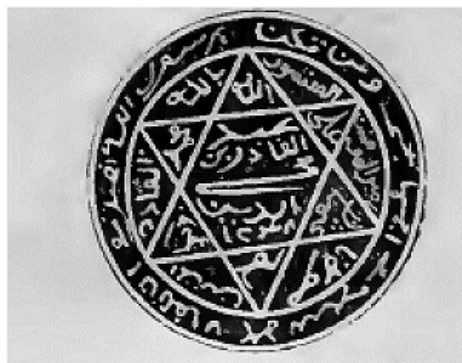
Trois jours après, le 10, la colonne du général La Moricière atteignit les fuyards, les entoura, et leur enleva 2,500 âmes avec leurs troupeaux et leurs chevaux. Ce succès n'a pas tardé à être suivi d'une perte sensible. Le 21 mai, à midi, le général Thiéry, commandant la subdivision d'Oran, a reçu l'avis de la mort du général Mustapha-ben-Ismaïl (V.. son portrait dans *l'Illustration* n° 8, p. 121), tué la veille, à quatre heures après midi, à 25 ou 30 lieues d'Oran, à El-Brada, près de Kerroucha, entre l'Oued-Belouk et Zamoura, dans une petite

affaire d'arrière-garde, Mustapha revenait à Oran, avec son makhzen chargé du butin pris à la razzia du 19, lorsqu'en traversant un bois sur le territoire des Plitas, il fut attaqué par des Arabes en embuscade, et tué presque à bout portant d'une balle qui le frappa en pleine poitrine. La panique devint générale parmi les 5 ou 600 cavaliers douairs qui l'accompagnaient; leur démoralisation fut telle, qu'ils abandonnèrent le corps de leur vieux général au pouvoir de l'ennemi. On annonce qu'Abd-el-Kader a fait mutiler le cadavre de Mustapha et promener sa tête en triomphe parmi les tribus qui lui obéissent encore, Mustapha-ben-Ismaïl, vieillard octogénaire, était au service de la France depuis 1835, avait été nommé maréchal-de-Camp le 29 juillet 1837 et commandeur de la Légion-d'Honneur le 5 février 1842. Toute déplorable qu'elle est, la perte de ce fidèle et vaillant guerrier ne saurait détruire l'effet moral produit sur les populations arabes par la capture de la smalah d'Abd-el-Kader, surtout si, comme l'assurent des nouvelles particulières, ce chef a été lui-même grièvement blessé d'une balle à la cuisse dans l'affaire du 19 mai.

CACHET D'ABD-EL-KADER.

Le cachet (en arabe *tabaa*) est le sceau de nos anciens seigneurs du Moyen-Age; mais au lieu de représenter les armoiries, le cachet arabe ne contient en général que le nom de son possesseur, avec une courte légende pieuse. Les fonctionnaires arabes ont seuls le droit d'avoir un cachet, et on le leur retire lorsqu'ils sont destitués. Cet usage est particulier à l'Algérie. Aussi le fonctionnaire arabe ne se sépare-t-il de son cachet, qui est sa vie, dans aucune circonstance, ni le jour ni la nuit. Il n'a d'ailleurs pas d'autre signature officielle.

Voici les différentes inscriptions gravées sur le cachet d'Abd-el-Kader.



Au centre voyez deux triangles: Abd-el-Kader ben (fils) de Mahi-Eddin, 1218 (année de l'hégire correspondant à l'an du Christ 1832), époque à laquelle Abd-el-Kader a été proclamé sultan.

Les deux grands triangles forment, par leur application l'un sur l'autre, six petits triangles. Dans le premier, en haut, on lit: *Allah* (Dieu); dans les deux à gauche; Mohammed, *Abou-Bekr*; dans les deux à droite: *Ali Osman*; dans le dernier, en bas: *Omar*; (Abou-Bekr, Ali, Osman et Omar sont les quatre premiers khalifes successeurs de Mahomet.)

Dans les six compartiments, en dehors des deux triangles, en commençant par le compartiment inférieur à droite du triangle dont la pointe est en bas, on lit: *Mondana* (notre Maître); *Emir-el-Mommenin* (Prince des Croyants); *El-Mansour* (le Victorieux); *Billah* (par Dieu); *El-Kader* (le Puissant); *El-Moutin* (le Solide).

L'inscription entre les deux cercles concentriques renferme la légende, en commençant au-dessus du mot *El-Mansour*. Celui qui aura par l'intervention du Prophète l'assistance protectrice de Dieu, si les lions le rencontrent, ils fuiront dans leur tanière.

Le recrutement en France.

Le système de recrutement adopté dans un pays est la base de toute son organisation militaire, puisque c'est le recrutement qui fournit les éléments essentiels de l'armée. Un projet de loi destiné à établir le nôtre sur des bases fixes et définitives vient d'être adopté avec des modifications par la Chambre des Pairs.

L'engagement volontaire à pris d'argent, conséquence d'une civilisation politique désormais arriérée, est devenu insuffisant et impraticable. La loi le

proscrit comme un principe d'avilissement pour l'armée. Il est encore employé en Angleterre, parce que l'armée, simple instrument de domination extérieure, n'y a qu'une importance secondaire; mais là même on a été obligé d'instituer pour la défense du sol une milice recrutée par la voie du sort. L'obligation du tous les membres de la société de concourir à sa défense, condition nécessaire de la théorie politique qui fait de l'État la chose de tous et donne à tout homme une patrie, est universellement reconnu en Europe.

En Russie, les serfs, choisis arbitrairement pour le métier de soldats, servent vingt-cinq années, au bout desquelles ils ont, pour récompense, la qualité d'hommes libres et des emplois subalternes dans l'administration et surtout dans la police. L'armée est ainsi composée en grande majorité de vieux soldats. Elle coûte peu, parce que les denrées de première nécessité sont abondantes en Russie comme dans tous les pays neufs, et parce que les besoins d'un peuple de serfs sont bornés. On a calculé, en effet, qu'un fantassin anglais coûtait autant à entretenir que deux fantassins français, trois prussiens et dix russes. D'ailleurs, d'une portion de ces hommes voués pour leur vie au métier des armes, on a formé des colonies militaires qui, livrées à la culture se nourrissent et s'entretiennent elles-mêmes, et sont prêtes comme les tribus cosaques à se lever en armes au premier signal.

Le système de la Prusse est tout différent. Tout homme y est, de droit, soldat pour toute sa vie. Mais le service dans l'armée active n'est que de cinq années. Les soldats en passent trois seulement en service actif sous les drapeaux, et les deux dernières en congé, en réserve, à la disposition du gouvernement, mais dans leurs foyers. Le sort désigne ceux qui doivent faire partie de l'armée; mais lorsque des jeunes gens de vingt-un ans paraissent n'avoir pas atteint tout le développement physique dont ils sont susceptibles, on les renvoie au tirage de l'année suivante, puis à une autre encore, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de vingt-cinq ans. Aucun remplacement n'est permis, et l'on a vu les fils mêmes du roi monter la garde comme soldats à la porte du palais de leur père. Seulement les volontaires qui s'arment et s'équipent eux-mêmes ne sont tenus qu'à une année de service dans les corps de tirailleurs et de chasseurs. Ainsi font les étudiants des Universités. La charge du service, par cette répartition égale sur tous, se trouve singulièrement allégée, et, pour la rendre encore moins onéreuse, les régiments sont cantonnés chacun dans un district spécial où il reste toujours et qui fournit à son recrutement; de sorte que les soldats ne s'éloignent pas de leur pays natal, de leurs foyers, de leurs intérêts ou de leurs travaux.

Au sortir de l'armée on entre pour sept ans dans la *landisher* du premier ban, dont font partie, d'ailleurs, jusqu'à l'âge de trente-deux ans, tous les hommes propres à la guerre qui n'ont pas été incorporés dans l'armée de ligne. Ce premier ban *landisher* est une véritable armée de réserve, pourvue d'une organisation complète, qui diffère de celle de l'armée active en cela seulement, que l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie sont réunies dans les mêmes régiments, devenus ainsi des espèces de légions romaines. Elle est formée en divisions et entre avec l'armée de ligne dans l'organisation permanente des *corps d'armée*. Les divers corps dont elle est composée se rassemblent tous les ans, au printemps ou à l'automne, dans des camps de manoeuvres, pour conserver leur instruction et se former aux habitudes guerrières. Mais cette armée citoyenne, commandée par des officiers au choix desquels elle concourt, reste dans ses foyers, ne coûtant rien au trésor, sinon pendant le temps des manoeuvres, et sauf 500,000 francs employés à l'entretien d'un état-major peu nombreux. Une seconde réserve, disponible aussi en temps de guerre, consiste dans la *landisher* du second ban, formée des citoyens de trente-deux à quarante ans qui ont servi dans l'armée ou dans la *landisher*, et présente encore, de l'avis des militaires les plus éclairés, toute la consistance d'une armée véritable. Tout cela fait un ensemble d'environ 600,000 hommes organisés, sans parler de la *landsturm*, ou levée en masse, composée de tous les autres citoyens valides de dix-sept à cinquante ans. A la fin de 1825, on comptait, au total, un million d'hommes exercés et soumis au service militaire. Pour obtenir ces immenses résultats, la Prusse n'a besoin d'avoir sur pied que 100,000 soldats, que 6,000 officiers, et ne dépense que 78 millions, quoique les officiers soient mieux payés que chez nous.

Le système adopté en France nous force, au contraire, à tenir toujours sur pied 350,000 hommes, et en cas de guerre nous n'avons pour renforcer cette armée que 130,000 hommes au plus, composés en partie des soldats en congé illimité, mais aussi en grande partie de conscrits qui n'ont pas été appelés sous les drapeaux, c'est-à-dire d'hommes tout-à-fait étrangers aux armes. Ainsi, avec 31 millions d'habitants, la France arrive péniblement et très imparfaitement au pied de guerre de 500,000 hommes, que la Prusse peut atteindre avec sa population de 14 millions. Le mode de recrutement est cependant bien rigoureux. Lorsque des 300,000 conscrits environ dont se compose la classe de

chaque année, on a retranché ceux qui sont dispensés du service pour cause d'exemption légale, pour défaut de taille, faiblesse physique ou infirmités, ceux qui restent soumis à la grande épreuve voient leurs destinées jetées aux chances d'une loterie qui n'offre pas un bon numéro sur deux. Au sortir de la salle du tirage les fortunes les plus diverses vont commencer pour eux. Les heureux, une moitié à peu près, rendus à l'indépendance, vont se livrer en paix et sans distraction aux travaux de leur état, aux plaisirs de la jeunesse, aux joies de la famille. Les autres quittent le foyer domestique pour errer de caserne en caserne dans des lieux où nulle affection ne les attend, interrompent leur carrière, compromettent tout leur avenir, perdent quelquefois tout leur bonheur, voient enfin leurs plus belles années vouées à une vie pauvre, dure, monotone. Arrachés à la juridiction tutélaire des lois civiles, ils subissent le despotisme nécessaire d'une discipline inexorable, le joug de l'obéissance passive et l'empire de rigoureux devoirs qui souvent révoltent la conscience, dans cet isolement, plus de guide ou d'appui pour leur moralité, plus de secours dans leurs dénûments et leurs erreurs, et, à la moindre faute, de terribles châtements qui les flétrissent lorsqu'ils ne leur arrachent pas la vie. Je ne parle pas des dangers de toute espèce qui les environnent, et parmi lesquels ceux du champ de bataille ne comptent pas, pour ainsi dire, voilés qu'ils sont par l'enthousiasme et entourés d'une auréole de gloire. Et quelle récompense, quelle indemnité de tant de sacrifices? aucune. Bien plus, cet homme dont on a ainsi dérangé toute l'existence, dès qu'on n'a plus un besoin présent de son service, on le renvoie cher lui sans solde, sans moyen de subsistance et d'entretien, et dans l'impossibilité d'entreprendre aucun état, puisqu'il est toujours soldat, et peut, à tout moment, être rappelé sous les drapeaux.

Certes, cette répartition, par l'aveugle caprice du sort, de conditions si inégales entre elles, sans être injuste au fond, puisque tous en courent également la chance, est cependant d'une équité très imparfaite et un peu barbare; le seul correctif à ce défaut est la faculté du remplacement, qui offre elle-même des inconvénients bien graves. D'abord elle choque l'égalité en donnant à la richesse le privilège d'exempter des devoirs personnels les plus pénibles. Est-il bien juste qu'une différence de quelques écus assure à l'un l'indépendance, impose à l'autre le sacrifice de sa jeunesse et peut-être de sa vie? D'ailleurs le remplacement altère le caractère national et civique de l'armée. La moralité très inférieure des hommes qu'il appelle dans ses rangs y multiplie les méfaits, y porte la corruption en bannit l'honneur, nerf de toute bonne armée, rend enfin nécessaire le maintien d'un régime pénal dont la barbarie choquante pour nos mœurs est une véritable cruauté à l'égard des autres soldats. En effet, tandis que sur cent quarante-deux jeunes soldats, appelés par la loi il n'y a d'ordinaire qu'un condamné, il y en a un sur cinquante-neuf remplaçants. Le mal s'est accru surtout depuis que des sociétés de spéculateurs, ressuscitant sous des formes moins hideuses les infâmes racleurs d'autrefois, se sont mis à accaparer dans tout le pays les hommes à vendre, pour en faire le commerce. Le projet de loi présenté en 1811 attaquait le mal dans sa racine en interdisant les compagnies de remplacement, La Chambre des Députés crut que c'était entraver l'exercice d'un droit. Le projet actuel, rédigé d'après l'avis d'une commission choisie dans les deux Chambres, cherche à atteindre indirectement le même but en exigeant pour chaque remplacement un contrat authentique et le versement du prix dans une caisse publique. Par là on gêne cette espèce de remplacement en masse qui s'opérait par l'intermédiaire des compagnies; on prévient aussi les fraudes trop fréquentes dont étaient victimes les remplaçants; enfin, on leur procure pour leur pécule un placement sûr, qui est une garantie de moralité.

Une disposition plus importante de ce projet de loi est celle qui porte à huit ans au lieu de sept la durée du service militaire. Ces huit ans ne devant même courir que du mois de juillet, époque de l'arrivée sous les drapeaux du contingent de chaque année, c'est en réalité dix-huit mois de plus. Cette innovation est sans doute nécessaire pour donner quelque valeur à notre système d'organisation militaire, puisque l'on renonce définitivement au système des réserves à la prussienne. Ces huit ans de service mettent à la disposition du gouvernement huit contingents entiers. Or, chaque contingent annuel étant toujours supposé de 80,000 hommes, comme sur ces 80,000, déduction faite des hommes reconnus incapables, des exemptés et des conscrits destinés à la marine, il n'en arrive guère réellement que 65,000 à l'armée de terre; comme il faut encore en déduire les pertes éprouvées pendant la durée du service, les huit contingents réunis ne font pas plus de 150,000 hommes mis à la disposition du gouvernement. Ajoutez-y environ 90,000 hommes qui ne proviennent pas des appels, savoir, les officiers, la gendarmerie, les vétérans, les engagés, etc., vous trouverez un effectif de 5 à 600,000 hommes pour le pied de guerre. On arriverait à 600,000 hommes complets en portant la durée du service à neuf ans pleins, comme il a été proposé dans la discussion à la Chambre des Pairs. Nous pensons, pour notre

part, qu'il en faudra venir là afin d'assurer au système actuel son plein et entier effet; mais nous espérons qu'alors on trouvera le moyen d'indemniser les citoyens sur qui tombera une charge si lourde, soit par des avantages civils, soit, tout au moins, par des honneurs et des marques de distinction, qui devraient être acquis de droit à tout homme ayant honorablement fourni son temps de service.

Un article du projet de gouvernement, que la Chambre des Pairs a repoussé et qui a été abandonné par le ministère de la Guerre, ordonnait que le contingent tout entier de chaque année serait appelé sous les drapeaux. L'établissement de cette règle avait pour but défaire que tous les hommes dont se compose la réserve eussent, avant d'y entrer, reçu pendant deux ou trois ans l'instruction militaire; de sorte qu'au moment où on les appellerait pour porter l'armée au pied de guerre, on trouvât en eux des soldats tout faits et non des conscrits qu'il faut dresser à grands frais presque sous le feu de l'ennemi, comme cela est arrivé en 1810. On a fermé les yeux sur les avantages de ce projet parce qu'il obligeait à ne garder les soldats d'infanterie que trois ans au service actif, ce qui ne permettrait pas, dit-on, de leur inculquer assez profondément l'esprit de corps et les laisserait trop citoyens. Le gouvernement conservera donc la faculté de laisser dans leurs foyers une partie des jeunes soldats de chaque contingent annuel, et de délivrer des congés illimités quand et à qui il voudra.

Napoléon avait rêvé pour la France une organisation militaire bien différente. Il voulait classer toute la population virile en plusieurs bans destinés à se lever successivement pour la défense du pays, il espérait ainsi réduire considérablement le chiffre de l'armée permanente en augmentant dans une égale proportion la force défensive de la nation. L'armée devait, selon lui, devenir une sorte de haute école où tous auraient reçu, en quelque sorte, le baptême civique, et dans le sein de laquelle chacun aurait trouvé à continuer ses études, son apprentissage ou sa profession; l'organisation industrielle aurait marché avec l'organisation guerrière. Si quelque chose se rapproche de ces idées, c'est l'organisation de l'armée prussienne et non celle de notre force militaire.

Quelques mots, pour terminer, sur un point trop peu étudié jusqu'à présent. On s'est justement inquiété du tort que l'entretien des armées permanentes cause à la richesse, à l'industrie, à la civilisation d'un peuple, mais fort peu du préjudice qu'éprouvent souvent sans nécessité les citoyens privés, par le service militaire, de s'employer utilement pour eux et pour la société. Ce préjudice est grand, car ces hommes ne perdent pas seulement le temps consacré au service, mais leur aptitude au travail, leurs chances d'emploi et les années de leur vie les plus importantes pour se créer une carrière. Il est surtout injustifiable, puisqu'alors aucune compensation n'y est attachée, à l'égard des soldats qu'on renvoie chez eux en disponibilité, sans solde, sans moyens de subsistance assurés et dans une situation précaire qui ne leur permet pas de tirer bon parti d'eux-mêmes. L'application de l'armée aux travaux publics est un moyen tout-à-fait insuffisant pour corriger ce mal. D'ailleurs, assujétir à des travaux de manoeuvres des hommes de conditions et d'aptitudes diverses, c'est changer leur service en esclavage. Il faut donc en venir à l'idée émise par Napoléon, d'établir au sein de l'armée des corporations de travailleurs, des ateliers pour toutes les branches de l'activité humaine, où soldats et officiers trouveraient l'emploi de leurs talents, de leur activité, de leurs facultés. Ce serait, tout en complétant l'organisation de l'armée, commencer par les moyens les plus avantageux cette organisation générale du travail qu'appellent aujourd'hui tous les esprits prévoyants et progressifs.

Mode.



Il y a des temps où la mode est simple et triste; cette année, elle voulait être brillante; on avait abordé franchement à la ville les couleurs claires, la soie lilas, bleue, rose, et voilà le mauvais temps qui a jeté un voile sombre sur toutes ces élégances. Ne se servira-t-on donc pas de l'ombrelle que vous voyez sur notre dessin? Et ce chapeau de crêpe rose si frais dont toute la grâce est due au talent de madame Alexandrine, ne pourra-t-il se montrer aux promenades du matin? Mais la rigueur du temps s'apaise.

Aux robes d'étoffes épaisses, on fait les corsages montant, un jabot, des manchettes, une écharpe algérienne; c'est une gracieuse toilette de ville, dont nous aimons à donner le modèle.

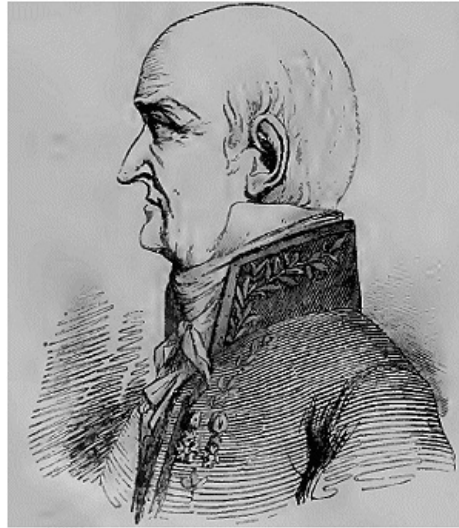
Pour les modes d'hommes, nous ne saurions louer ces paletots Tweed qu'il nous faut subir, mais que nous avons le droit de trouver fort laids. Nous aimons mieux donner le dessin d'un habit d'Humann.

La fantaisie est aux carreaux pour les pantalons et les gilets; quant aux coupes, ce sont toujours les revers et les collets longs et aplatis; les basques longues et carrées; les gilets longs et descendant en pointe; les pantalons un peu larges du bas.

Le mauvais temps avait retardé les départs pour la campagne; aujourd'hui il se fait beaucoup de préparatifs; ainsi nous voyons des redingotes en coutil de fil, fermées par des boutons ou par une passementerie, qui seront bien pour les courses du matin. Les corsages sont très moulants; un petit cul Louis XIII doit compléter le costume.

Pour le soir, après la promenade des champs ou des bois, viennent les robes de tarlatane à deux jupes formant tuniques ou jupe seule garnie de deux hauts volants découpés. On fait encore des peignoirs blancs doublés de soie rose de Chine; une petite garniture à la vieille doit se poser sur les devants de la jupe, autour du corsage et des manches justes, qui sont demi-longues. Ajoutez à cette toilette négligée une pointe de dentelle posée sur les cheveux, avec un bouquet de côté ou deux choux de rubans, cela formera un ensemble gracieux. Il se fait aussi une grande variété de robes de barège; barège uni, barège à carreaux et à raies satinées, à corsages décolletés, et dessus un fichu à la paysanne qui vient s'attacher avec un bouquet de fleurs naturelles ou une épingle grand'mère, car les vieux bijoux sont aussi retenus: la mode, qui emporte si rapidement une innovation, la rapporte plus tard, et nous la recevons avec faveur, parce que si voir est un plaisir, revoir est un bonheur. Et puis, nous trouvons dans ce capricieux mélange d'atours d'un siècle avec un autre des souvenirs sérieux qui ajoutent du charme à ces frivolités de la toilette.

Nécrologie.--Bouvard.



Alexis Bouvard.

BOUVARD (Alexis), savant et laborieux astronome attaché à l'Observatoire de Paris, est né entre Sallanche et Chamounix, au pied du Mont-Blanc, le 27 juin 1767. Il vint à Paris en 1785, où il suivit assidûment les cours du Collège de France. Ses parents le destinaient au négoce; il resta quelque temps incertain entre la chirurgie et les mathématiques; mais les mathématiques remportèrent, et il se livra avec passion à l'étude de l'astronomie. Admis provisoirement à l'Observatoire en 1793, nommé astronome adjoint en 1795, membre de l'Institut en 1803 et du bureau des Longitudes en 1804, il n'a cessé de rendre à la science les plus importants services. Bouvard a découvert huit comètes dont il a calculé les éléments paraboliques. En 1800, il partagea avec M. Burg; un prix proposé par l'Institut sur *les moyens mouvements de la lune*; la collection des volumes intitulés: *Connaissances des Temps à l'usage des Astronomes et des Navigateurs* contient un grand nombre d'articles qui lui sont dus; il travailla au grand ouvrage de la *Mécanique Céleste* dont l'auteur lui confia les détails et les calculs astronomiques. Il s'est félicité toute sa vie de cette glorieuse collaboration avec notre illustre Laplace. Bouvard obtint une mention honorable au concours décennal pour ses *nouvelles tables de Jupiter et de Saturne*, qu'il augmenta, en 1821, des *tables d'Uranus*. C'est ce que nous avons de plus précis sur cette planète, qui, depuis sa découverte en 1781, n'a pas encore terminé sa révolution (quatre-vingt-quatre ans). On lui doit de précieuses notes sur l'ouvrage de l'astronome arabe Ebn-Iounis et des *tables* du plus haut intérêt publiées chaque année dans *L'Annuaire* du Bureau des Longitudes. Nous aimons à consigner ici que Bouvard, qui soutint sa famille pauvre sans se lasser jamais, laisse dans le souvenir de ses nombreux amis la réputation du meilleur des hommes Bouvard vient de mourir à Paris à l'âge de soixante-seize ans.

Amusements des sciences.

SOLUTION DE LA QUESTION PROPOSÉE DANS LE DERNIER NUMÉRO.

Le célèbre géomètre Euler est l'auteur de la solution représentée dans le tableau ci-dessous:

42	57	44	9	40	21	46	7
55	10	41	58	45	8	59	20
12	43	56	61	22	53	6	47
65	54	11	30	25	28	19	38
52	13	62	27	60	23	48	5
35	64	51	24	29	26	37	18
14	53	2	51	16	55	4	49
1	52	15	34	3	50	17	56

Ce qui distingue cette marche de la précédente, c'est que l'intervalle de la case 64 la case 1 étant d'un saut de cavalier, on pourra le suivre dans un ordre direct ou rétrograde, en partant de l'une quelconque des cases de l'échiquier. Ainsi, par exemple, on pourra commencer à la case marquée 22, et aller à 23, à 24, à 25, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on revienne à 21 en passant par 64 et par 1; ou bien encore on pourra suivre l'ordre 22, 21, 20, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à 23, en passant par 64 et par 1.

Nous ferons connaître d'autres solutions dans notre prochain numéro.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

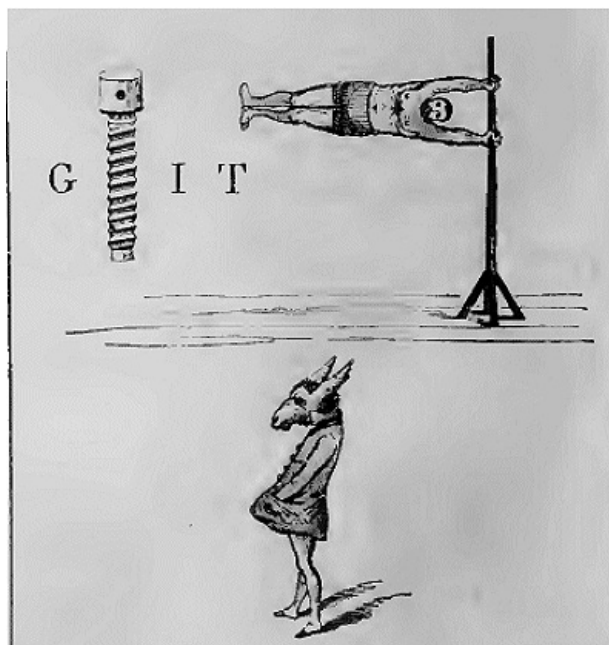
I. Un charpentier a une pièce de bois triangulaire, et voulant en tirer le meilleur parti, il cherche le moyen d'y couper la plus grande table quadrangulaire rectangle possible. Comment doit-il s'y prendre?

II. Trouver deux nombres dont les carrés ajoutés ensemble forment un autre carré.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS!

L'on verra, dans un petit espace d'années, les chemins de fer traverser le pays dans tous les sens.



Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or

group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™’s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.